

Editorial

On a évidemment beaucoup glosé et écrit il y a cinq ans sur l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492 - nous commentons encore dans ce numéro le compte-rendu qui vient d'être publié d'un colloque tenu à Paris du 10 au 13 mai 1992 - et l'on entend beaucoup moins ces semaines-ci parler du drame du Portugal, en fin de 1496.

Schématiquement on peut exprimer que les Juifs d'Espagne avaient été sommés de se convertir au catholicisme ou de partir, sans leurs biens toutefois, liquidés à vil prix. Alors qu'au Portugal, cinq ans plus tard, il ne s'agissait que d'être convertis de force, sans discussion, enfants séparés des parents pour que la pression soit plus forte, car Manuel ne désirait pas

vraiment se débarrasser de la force vive que constituaient les Juifs dans son pays. Plus de cinq années après l'expulsion d'Espagne, on commençait à réaliser l'appauvrissement de ce pays en médecins, artisans divers et autres acteurs de la vie économique.

Henry Méchoulan nous expose quelques aspects de cette tragédie moins connue que l'expulsion d'Espagne. Certains, au Portugal même, s'en souviennent aussi, nous le verrons.

Nous commentons plus loin de nombreux bons livres et un disque fort plaisant, annonçons le projet d'un voyage en Espagne pour nos lecteurs et réservons toujours quelques colonnes à la *lingua muestra*. □

Agenda

Lyon, 9 mars

Jacinta, dans le cadre d'un après-midi sépharade à "Vidas Largas-Lyon" chantera en judéo-espagnol et en yiddich, à 14h30, 9 avenue Leclerc - 69007 Lyon inscription chez Jo Caridi - Tél. 04 78 93 02 16.

Paris, 9, 10 et 16 mars

Lady sings the Jews

Marlène Samoun-Szlakmann,

la chanteuse avec laquelle nous nous étions entretenus dans une édition précédente, offre trois récitals de chansons des traditions juives au Théâtre du Tourtour, 20 rue Quincampoix - 75004 Paris (location 0148 87 82 48) les 9, 10 et 16 mars à 20 h 30.

Les deux tiers du récital seront consacrés au répertoire judéo-espagnol.

Paris, 23 mars

Sandra Bessis, John Mc Lean

et leurs accompagnateurs offriront une soirée musicale judéo-espagnole au Centre Mandapa, 6 rue Wurtz - 75013 Paris (location 01 45 89 01 60) le dimanche 23 mars à 18 heures.

Genève, 6 avril

Stella Gutman, accompagnée de Carlos Hergott à la guitare chantera des chansons judéo-espagnoles du répertoire, au cours d'un *brunch* typique offert par l'Amicale Judéo-Espagnole de Genève. Salle des Fêtes de Thônex, le 6 avril dès midi. (Info : May Lichtenstein-Assaël - Tél. 022 735 89 47)

Paris, 30 avril au 10 mai

Morenica a mi me llaman

Jacinta, à Paris cette fois, offre un récital de chants judéo-espagnols au cabaret "Le loup du faubourg", 21 rue de la Roquette-75011 Paris (locat.01 40 21 90 95) tous les mercredi, jeudi, vendredi et samedi à 20 h 30.

Beaucoup de talent dans toutes ces prestations, prenez vite vos dispositions!

SOMMAIRE

N° 21

Portugal

Pour mémoire 1497 - 1997 2-3

Livres

Abravanel, Menasseh ben Israël 4-6

Juifs en France, leur Histoire 7

Hommage à Haïm Vidal Sephiha 8-9

Espagne 10

Balkans 11-12

Reuves 13-14

Itinéraires exemplaires 15-17

Muestra lingua 18-19

Musique 20

POUR MÉMOIRE 1497-1997

Henry Méchoulan

L'une des idées maîtresses de Spinoza dans son *Traité théologico-politique* est de montrer que le judaïsme ne doit son existence qu'à la haine qu'il suscite. Pour appuyer cette assertion, le philosophe établit une distinction entre le sort des juifs demeurés en Espagne après l'expulsion de 1492 et celui de leurs coreligionnaires du Portugal : "Quand un roi d'Espagne contraignit les juifs à embrasser la religion de l'Etat ou à s'exiler, un très grand nombre devinrent catholiques romains et ayant part dès lors à tous les privilèges des Espagnols de race, jugés dignes des mêmes honneurs, ils se fondirent si bien avec les Espagnols que, peu de temps après, rien d'eux ne subsistait, non pas même le souvenir. Il en fut tout autrement de ceux que le roi du Portugal obligea à se convertir; exclus de toutes les charges honorifiques, ils continuèrent à vivre séparés"¹.

En ce qui concerne les juifs convertis d'Espagne, ceux qui devinrent les "nouveaux chrétiens" la contre-vérité est flagrante. Certes, on comprend que le marranisme – ou pour mieux dire le crypto-judaïsme, c'est-à-dire cette simulation du catholicisme pour maintenir la foi ancestrale – ait gêné le philosophe dans sa démonstration, tout comme le racisme religieux et les statuts de pureté de sang, qui rabaissent au rang de citoyens de deuxième zone tout converti et toute sa famille pour toujours. En effet, Spinoza ne pouvait ignorer que même les juifs sincèrement convertis ne furent jamais perçus par les Espagnols comme purifiés par l'eau du baptême. Quant aux juifs du Portugal qui nous occupent ici, leur sort fut effectivement fort différent. Lorsqu'ils crurent trouver refuge au Portugal, ils furent abusés, spoliés, christianisés de force et parfois massacrés. Reste qu'au Portugal comme en Espagne, ils devinrent par leur conversion, quelle que soit la modalité de celle-ci, des nouveaux chrétiens, des gibiers d'Inquisition et des martyrs potentiels. Rappelons pour mémoire que l'Espagne avait donné un choix cruel aux juifs : la conversion ou l'exil, avec trois mois de préavis. S'ils choisissaient l'exil, ils étaient jetés sur les routes de l'errance les mains vides, et des milliers d'entre eux moururent en chemin avant de gagner des terres plus tolérantes. En ce qui concerne le Portugal, les juifs n'eurent même pas de choix à faire.

Aujourd'hui nous nous remémorons les victimes de l'antijudaïsme portugais. Chassés d'Espagne en 1492, nombreux furent les juifs qui cherchèrent tout naturellement refuge au Portugal. Leur admission fut temporaire, conditionnelle et onéreuse. Selon certains chroniqueurs, ils furent 90 000 qui devaient payer un séjour limité à 8 mois. Ce délai expiré, le roi Jean s'engageait à permettre aux exilés de quitter le

pays par voie de mer. Passé cette date, les juifs demeurés au Portugal seraient réduits en esclavage. Lorsque les 8 mois furent écoulés, le monarque commença à embarquer les juifs. Une fois en mer, les capitaines des navires exigèrent pour le voyage des sommes supérieures au montant convenu. Des scènes atroces eurent lieu : pillage, meurtres, viols et abandon sur les côtes d'Afrique, ce qui signifiait pour les malheureux la servitude chez les Maures. Ceux qui n'étaient pas encore partis faute de moyens financiers pour payer le voyage furent vendus comme esclaves à la noblesse du pays en 1493 : "Ce qu'il y eut de particulièrement cruel dans la conduite du roi, c'est qu'il fit arracher aux parents ainsi réduits en esclavage, les enfants de 3 à 10 ans pour les envoyer dans les contrées nouvellement découvertes, à l'île de Saint Thomas, aux îles Perdues ou à l'île des Serpents pour les élever dans le christianisme... Une mère à qui on avait pris 7 enfants se jeta aux pieds du roi à la sortie de l'église, implorant de lui la faveur de garder au moins le plus jeune. Mais, selon l'expression d'un chroniqueur, le souverain la laissa gémir et se lamenter comme une chienne à laquelle on a enlevé ses petits".

A la fin de l'année 1495, le roi Manuel succéda à Jean. Le nouveau monarque était animé des meilleures intentions à l'égard des juifs. Il rendit la liberté aux esclaves vendus dans le pays et s'abstint de toute violence. Vivait d'ailleurs à sa cour Abraham Zacuto, le célèbre médecin et astronome. Mais le mariage de Manuel avec la fille des Rois Catholiques changea sa conduite à l'égard des juifs, car l'infante Isabelle exigeait leur expulsion. Le 30 novembre 1496 le bannissement fut déclaré. Peut-être pour apaiser sa conscience, le roi donna aux juifs un délai de presque une année pour embarquer dans trois ports désignés. Durant ce répit, beaucoup d'entre eux espèrent un revirement royal, tandis que le roi lui-même, faisant ses calculs, comprenait le préjudice porté à son trésor par le départ des juifs. Se dessina alors une autre solution qui tentait de concilier l'encaisse de l'or et la pureté de la foi : la contrainte. Obliger par la force les juifs au baptême n'était-ce pas là la meilleure façon de garder des juifs et d'en profiter comme chrétiens ? C'est à l'honneur du clergé portugais d'avoir rejeté cette solution au motif qu'il est interdit d'user de coercition pour obtenir une conversion.

Manuel passa outre tant son intérêt lui dictait sa conduite : informés, nombreux furent les juifs qui tentèrent de fuir pour échapper à la flétrissure du baptême. Quand Manuel apprit ce fait, il prescrivit qu'on procédât immédiatement au baptême des enfants, ce qui fut fait en avril 1497. "Les parents s'attachaient désespérément à leurs enfants, qui de leur côté se cramponnaient à eux

*Toma fama buena y
etchate a durmir* ⁽²⁾

¹ Les ancêtres de Spinoza sont évidemment à ranger dans cette dernière catégorie !
NDLR

² Puisé dans le cahier que Marguerite Zvi de Tel-Aviv (née à Salonique en 1916) nous a offert, de proverbes patiemment recueillis par ses soins. [Assure-toi d'une bonne réputation et dors tranquille.]

de toutes leurs forces. On les séparait à coup de lanière. Plutôt que de se laisser enlever leurs enfants, bien des parents les étranglaient dans leurs derniers embrassements ou les précipitaient dans des puits ou des fleuves et se tuaient ensuite". "J'ai vu de mes propres yeux", raconte l'évêque Coutinho, "des enfants traînés par les cheveux aux fonts baptismaux. Les pères les accompagnaient, la tête voilée de deuil, poussant des cris lamentables et protestant jusqu'au pied de l'autel contre ce baptême forcé. J'ai vu bien d'autres cruautés encore".

Certains juifs acceptaient le baptême pour conserver leurs enfants, mais surtout pour quitter le pays. L'avidé monarque n'autorisa alors que l'embarquement à Lisbonne, ce qui entraîna un regroupement de tous les candidats au départ dans cette seule ville. Le roi alors suscita de très nombreux obstacles au départ afin que les juifs fussent forclos. On les entassa dans des hangars et on les priva d'eau et de nourriture pendant trois jours. Enfin, on leur mit le marché en mains : la servitude ou la conversion. Devant l'obstination des juifs, "Manuel les fit traîner de force à l'église à l'aide de cordes ou tout simplement par les cheveux ou la barbe. Mais beaucoup de juifs préférèrent la mort au baptême. Il y en eut qui se tuèrent dans l'église même". La masse des juifs était telle qu'on utilisa des balais trempés dans l'eau bénite afin d'en asperger les malheureux. Une seule goutte touchant un juif suffisait à en faire un chrétien, même si – on l'a vu – le catholicisme condamnait la violence. Le lecteur appréciera la subtilité de la démarche théologique. Ces nouveaux chrétiens, le plus souvent décidés à conserver secrètement leur foi ancestrale, obtinrent du pape Alexandre VI qui selon un mot très répandu dans la chrétienté, "était capable de vendre les clés du ciel, l'autel et le Christ", un répit très important. Le 30 mai 1497, Manuel promulgua un édit de tolérance qui protégeait les nouveaux chrétiens des persécutions fondées sur leurs origines.

Grâce à ce délai, qui dura une trentaine d'années, le crypto-judaïsme portugais s'organisa efficacement et constitua le noyau dur de l'émigration vers la province de Hollande dès la fin du XVI^e siècle. Ce sursis écoulé, l'Inquisition se déchaîna avec une cruauté et un zèle que ne connut pas l'Espagne. Ces persécutions n'empêchèrent pas les nouveaux chrétiens espagnols et surtout les nouveaux chrétiens portugais de quitter la péninsule Ibérique au péril de leur vie et de créer à Amsterdam une communauté qui devint florissante au point qu'elle fut nommée la Jérusalem du Nord. La paix et la liberté que les nouveaux juifs, ex nouveaux chrétiens, connurent sur les bords de l'Amstel n'entraîna pas l'oubli. Le martyr de leurs pères fut rappelé par de grandes voix, telles celles de Samuel Usque ou d'Immanuel Aboab. Menasseh ben Israël, le célèbre rabbin, relata comment la justice divine s'abattit sur les persécuteurs : "Ferdinand et Isabelle furent nos grand persécuteurs. Que l'on considère leur fin : elle mourant de malemort et lui poursuivi par son propre

gendre et ses vassaux. Son fils unique, marié à 17 ans, s'éteignit immédiatement après son mariage sans laisser de descendance. Sa fille, sur laquelle reposait l'espérance de la succession, hérita à la fois du royaume et de la haine, car elle ne voulut pas épouser le roi Manuel avant de nous avoir exilés ou de nous avoir forcés à embrasser sa religion. Elle mourut en couches à Saragosse et le fils qui naquit, porteur de toutes les espérances des royaumes de Castille, d'Aragon et du Portugal rendit l'âme à l'âge de 18 mois". □

Henry Méchoulan

VOYAGE SUR LES SITES JUIFS D'ESPAGNE DU NORD, POUR LES AMIS DE LA LETTRE SEPHARADE

Nous envisageons l'organisation pour le mois de septembre 1997 d'un voyage d'une semaine sur les traces de vie médiévale juive en Espagne du nord.

Depuis Paris¹, les étapes pourraient être : Barcelone, Gérone avec son quartier juif en cours de réhabilitation et son musée, le "miqveh" récemment retrouvé de Besalú, Madrid uniquement comme étape nécessaire, Tolède et son musée dans la fameuse synagogue del Transito, Tudela et son quartier juif préservé avec un projet de musée, Burgos, Ribadavia dont nous entretenons nos lecteurs dans la LS 20, comportant des traces notables de l'ancienne vie juive.

Ce circuit d'une semaine, par avion de la compagnie Ibéria et par cars confortables, étapes dans de très bons hôtels, pourrait coûter de 6500 F à 7000 F par personne sur la base de chambres doubles.

Ecrivez-nous votre seul intérêt de principe pour l'instant, ce voyage n'étant possible que pour trente au moins à cinquante participants au plus.

La date n'est pas encore fixée à l'intérieur du mois de septembre.

Si ce voyage réussissait, nous pourrions envisager pour plus tard une visite similaire au Portugal, avec Porto, Tomar, Coïmbra et Belmonte où vient d'être inaugurée une synagogue après tant de siècles de crypto-judaïsme.

***Ecrivez à : Henri Menir
80 Bd de Courcelles - 75017 Paris***

¹ Mais les départs pourraient s'effectuer d'autres villes de France reliées au réseau aérien international.

Livres

ISAAC ABRAVANEL

CONSEILLER DES PRINCES ET PHILOSOPHE¹

Roland Goetschel

**DE LA FRAGILITÉ HUMAINE ET
DE L'INCLINATION DE L'HOMME
AU PÉCHÉ²**

Menasseh ben Israël

*Introduction, traduction et notes par
Henry Méchoulan*

Il s'agit ici de livres de réflexion philosophique sur deux éminentes figures du judaïsme sépharade, que presque deux siècles séparent.

Si nous les réunissons, pas si arbitrairement que cela nous le verrons plus loin, c'est que ces livres nous apportent une manne d'informations historiques et sociales quant à l'environnement et les conditions de vie de ces deux hommes en leur époque.

Mais il nous faut d'abord avertir les lecteurs de la structure interne différente de ces deux ouvrages. Le premier est une étude qui consacre deux chapitres à l'histoire de la famille Abravanel, à son environnement etc, tandis que les quatre chapitres suivants étudient l'activité littéraire du personnage : le commentateur de la Bible, le philosophe proprement dit.

Les premiers chapitres, historiques, retiendront essentiellement notre attention.

Le second ouvrage au contraire est un texte philosophique de Menasseh ben Israël lui-même, publié en espagnol à Amsterdam en 1642, et c'est sur l'impressionnant appareil critique et d'éclairage d'Henry Méchoulan - lequel en a assuré cette nouvelle traduction - que nous nous pencherons plutôt.

Isaac Abravanel est LA figure emblématique du judaïsme sépharade et d'innombrables ouvrages ont été publiés sur lui³. Il faut dire que sa trajectoire est fascinante, surtout en ce qui concerne sa capacité à sentir, à prévoir les événements, pour tout dire à s'adapter aux situations changeantes, souvent dangereuses, pour en tirer tout de même le meilleur et parfois simplement la survie.

Le nom était connu à Séville avant 1248, date de la reconquête de la ville par les chrétiens. En 1310, don Juda Abravanel est le financier de Fernando IV en cette ville. Mais en 1366/1368, lorsque la situation des juifs se détériore, le grand-père d'Isaac, Samuel, se convertissant au catholicisme, conserve ainsi sa position de financier de Juan Ier. En été 1391 il est à Tolède au moment des massacres, conseiller et trésorier de

la reine, mais il sent la précarité de sa situation et se déplace au Portugal où il peut revenir au judaïsme, tandis que certains de ses fils restent en Espagne et se fondent dans l'aristocratie catholique locale.

Bref Isaac naît en 1437 au Portugal, où son père Juda est conseiller à la cour d'Alfonso V, alors que l'atmosphère pour les juifs, en concurrence avec la bourgeoisie montante, n'est plus ce qu'elle était quelques décennies auparavant. Isaac reçoit une formation de bon niveau, en Talmud, en langues (hébreu, latin, castillan, portugais), en philosophie grecque.

A trente-cinq ans il est mûr et reconnu : il écrit sur la providence divine puis commente le Deutéronome et les premiers prophètes, tout en gérant une entreprise de banque et de fermages, et vendant du drap qu'il importe des Flandres. Il n'en reste pas moins attentif aux besoins de sa Communauté, rachetant des coreligionnaires tombés au Maroc aux mains de pirates, restant un proche conseiller de la maison de Bragance. Vers 1480 son étoile est au zénith, il a cinq enfants : trois garçons et deux filles; sa maison constitue un centre intellectuel recherché.

Les choses se gâtent avec la mort du roi Alfonso V en août 1481, dont le fils inverse la politique, commençant à lutter contre l'aristocratie et les grandes familles qui lui portaient ombrage. Les Bragance tombent en disgrâce, sont condamnés, don Isaac s'inquiète, est soupçonné de trahison, se voit convoqué à la cour mais ne s'y rend pas. Là est ce fameux flair, cette anticipation des événements : le 31 mai 1483 il passe clandestinement la frontière, à pied, en évitant d'emprunter les routes importantes et s'établit en Castille. Ses biens en Portugal sont confisqués quoique sa famille fût restée sur place; il lutte et obtient l'autorisation de sortie pour son épouse et ses enfants mais est bientôt condamné à mort par contumace.

Il est alors pris d'une frénésie d'écriture... pour peu de temps car en mars 1484 il est convoqué par les souverains d'Espagne qui l'adoptent comme conseiller financier, à l'égal d'Abraham Senior : la guerre de reconquête vers le sud coûte cher...

En contrepoint, la période n'est pas indifférente : les juifs sont expulsés de Séville en 1483. Mais don Isaac se rapproche du cardinal Mendoza, appartenant à l'une des plus riches familles d'Espagne, dont il gère aussi les biens. Il s'agit là d'un bon protecteur... En 1490, Isaac est l'un des hommes les plus importants d'Espagne, porte-parole officieux de la Communauté juive auprès du pouvoir royal.

Et il écrit à ce moment, avec beaucoup de liberté, son commentaire de Maïmonide... tandis que l'édit d'expulsion est en préparation, signé par les souverains le 31 mars 1492, après la prise de Grenade.

¹ Paris Albin Michel, collection "Présence du judaïsme" 1996, 200 pages. Bibliographie.

² Paris Le Cerf 1996. 246 pages. Importante bibliographie, Index des noms cités.

³ Nous en avons commenté un, rédigé en portugais, édité à São Paulo, dans notre LS 13 de mars 1995 : Alberto Dines "O baú de Abravanel".

Nous avons raconté¹ la fameuse entrevue accordée par les souverains à Abraham Senior, vieillard de 80 ans à l'époque mais éminent rabbin d'Espagne accompagné de son gendre, et un Isaac Abravanel étonnamment prophétique, qui ne parviennent pas à les faire fléchir. Le décret est retardé dans son application mais non abrogé.

Et là encore, il faut choisir, vite. Senior et Abravanel ne prennent pas le même parti. Le premier et son gendre acceptent la conversion et Senior adopte le nom de Coronel, le second s'expatrie, mais il lui est accordé de le faire avec une petite partie de ses biens, depuis Valence vers ce qu'est aujourd'hui l'Italie, qui à l'époque était encore un conglomérat de principautés aux intérêts divergents. Le plus accueillant des princes en place - disons le moins hostile - est Ferrante Ier, le roi de Naples, qui ne refoule pas systématiquement les navires bondés de réfugiés espagnols affamés, malades.

Aristocratie et réputation obligent... il accueille même bien don Isaac Abravanel débarquant en septembre 1492 et l'adopte aussitôt comme conseiller. En deux ans, Isaac Abravanel rétablit son immense fortune et sa prépondérance (il faut rappeler que Ferrante Ier était l'oncle de Ferdinand d'Espagne et que les mœurs de la cour étaient semblables ici et là, ce qui facilite beaucoup l'adaptation de don Isaac !) déjà porte-parole de tous les juifs réfugiés ou non vivant à Naples souvent dans la misère, et qu'il fait aider par le roi.

Moins occupé qu'à la cour d'Espagne, Abravanel écrit fébrilement comme s'il sentait la précarité de la suite, commente le livre des Rois, réfléchit et écrit sur la providence divine.

Les Français et Ferdinand d'Espagne ayant des visées sur le royaume de Naples, les choses tournent mal pour le second et, Ferrante mort en août 1494, son fils Afonso doit s'enfuir en Sicile en janvier 1495, accompagné d'Abravanel sans sa famille qui connaît les sentiments anti-juifs des Français envahisseurs. D'ailleurs ceux-ci aident, dès leur entrée dans Naples le 22 février, une partie de la population à mettre à sac le quartier juif de la ville, y compris la maison d'Abravanel, vendant des juifs comme esclaves, massacrant et convertissant de force. La famille de don Isaac se disperse, l'un de ses fils s'établit comme médecin à Gênes, l'autre s'en va étudier à Salonique.

La situation fluctue, les Espagnols ne s'avouent pas battus et organisent un corps expéditionnaire, les Napolitains sont saturés des occupants français en peu de temps, mais Afonso, le protecteur d'Abravanel, abdique et se retire dans un couvent.

Don Isaac est de nouveau sans protecteur et en grande précarité. Il se pose un moment à Corfou - possession de Venise - puis à Monopoli, petit port de l'Adriatique dépendant de Naples où il réussit à rester sept ans, continuant d'écrire frénétiquement, espérant surtout regrouper sa famille. Il n'a pas encore cinquante-cinq ans et se sent maintenant très affecté, vieux, fatigué et dans la gêne, mais retrouve le courage d'écrire

Yemey 'Olam sur sa vision du monde, un commentaire sur la *Haggadah* de *Pesah*, puis son *Nahalat 'Abôt* ("L'héritage des pères") et bien d'autres ouvrages. Dans l'ambiance du temps et devant tant de bouleversements, il réfléchit et écrit sur la venue du Messie. Nous sommes en 1498 et il n'est pas exclu que ces réflexions et celles d'autres auteurs contemporains sur le sujet, aient aidé à l'apparition du Sabbatéisme².

Abravanel s'installe enfin à Venise en 1503, une Venise au sommet de sa gloire, ayant battu les armées turques, contrôlant une bonne partie des points stratégiques en Méditerranée. Et don Isaac, bien accepté par les autorités de la République, se remet à ses écrits. En 1505 il a la joie de voir trois de ses œuvres publiées à Constantinople, affectueusement dédicacées par son fils Juda. Vers 1507 il a achevé ses commentaires sur l'intégralité de la Bible et c'est presque tout naturellement peut-on dire, qu'il s'éteint en décembre 1508 à soixante et onze ans, faible, souffrant de la vue, ne pouvant plus écrire, honoré par ses coreligionnaires et les autorités de la République.

Roland Goetschel nous explique en quoi Abravanel le philosophe était novateur : commentant la Bible, il examine d'abord toutes les interprétations écrites par ses prédécesseurs avant d'offrir la sienne, éventuellement en contradiction avec les autres, même s'agissant de Maïmonide. L'auteur nous dit que cette hardiesse était rare à l'époque. De même, Abravanel connaît les pères de l'Eglise, et n'hésite pas à les citer. Il offre sur les textes étudiés un regard contemporain marqué par sa propre expérience.

Lisez ce petit livre très bien écrit, condensé et très clair, pour en savoir plus ! Roland Goetschel, sous une forme concise et ramassée, nous offre une très belle étude, étonnamment facile à lire.

Le père de Menasseh ben Israël était crypto-juif à Lisbonne et fut emprisonné et dépouillé de ses biens par le tribunal de l'Inquisition³, s'enfuit vers Madère (où Menasseh justement est né en 1604) puis vers Amsterdam.

Là, modeste, humble mais très doué, fort opportunément aidé dans ses études par la Communauté, Menasseh s'avère rapidement un individu exceptionnel.

A quinze ans déjà il rédige une grammaire hébraïque et bientôt pratique outre l'hébreu - bien entendu - le latin, le grec, l'espagnol, le portugais, l'anglais et le français. Il est aussi versé en astronomie et en médecine au point qu'à 18 ans il succède comme enseignant et rabbin à son maître Isaac Uziel à la mort de ce dernier.

On peut déjà conclure que c'est un personnage hors du commun.

**Les articles signés engagent
personnellement leurs auteurs.
Seuls les articles non signés engagent l'éditeur.**

¹ dans la LS 12, en page 2 "L'ultime argumentation des Juifs".

² Le courage de cet homme, sa capacité de rebondissement, son adaptation à toute situation nouvelle, sont exceptionnels. Mais il était servi par un réseau important de relations humaines et marchandes à travers l'Europe et disposa de moyens financiers consistants, qu'il sut reconstituer avec habileté après les périodes noires.

Vous rendez-vous compte de ce qu'il put en être pour nos ancêtres à nous autres, gens ordinaires démunis, ballotés, pillés, rançonnés, vendus comme esclaves à l'occasion, ne connaissant pas les langues des pays d'accueil, en surnombre partout ?

Quelle suite de quasi-miracles ont permis à quelques-uns de nos aïeux de survivre ? Mais combien aussi se sont noyés en Méditerranée, sont morts de faim, de peste ?

NDLR

³ Il ne faut jamais perdre de vue que, sous une couverture idéologique, l'un des propos essentiels de l'Inquisition était la rapine, la confiscation des biens des prévenus. Les Inquisiteurs eux-mêmes s'en partageaient très officiellement un tiers, par décret royal....

NDLR

A dix-neuf ans, il épouse Rachel Soreiro, une arrière petite fille d'Isaac Abravanel dont il est question plus haut - et là n'est pas le seul rapprochement entre eux - et à vingt-trois, en 1627 donc, fonde une imprimerie pour diffuser ses propres travaux et bien d'autres, qu'il dirigera jusqu'en 1643¹, époque à laquelle ses fils lui succéderont² jusqu'en 1656³. Il y publie en espagnol des œuvres importantes qui seront toujours ultérieurement traduites en latin.

Dans le texte qui nous concerne ici, il passe d'abord en revue, avant d'exposer son opinion, toutes celles d'une impressionnante suite de rabbins généralement sépharades, sur ce problème de la faiblesse de l'homme face au péché, c'est à dire aussi sur la marge de liberté de l'homme.

Nous retrouvons là chez Menasseh ben Israël une des caractéristiques du travail d'Abravanel rapporté par Goetschel : commencer par revisiter les anciens avant d'offrir sa propre opinion sur le sujet choisi.

Mais chez Menasseh, l'environnement intellectuel est différent : nous sommes maintenant au moment de la Réforme, catholiques d'une part, luthériens et calvinistes de l'autre, s'opposent sur le problème de la grâce divine - est-elle acquise à l'homme d'emblée ou est-elle à conquérir par ses actions ? - donc sur celui de la liberté de l'homme.

La religion calviniste est devenue majoritaire à Amsterdam dès 1583 mais s'y ajoute le fait que la jeune République des Pays-bas s'affirme calviniste face à l'ennemi espagnol, catholique lui !

Les contradictions, oppositions, interprétations des textes sont donc complexes autour de Menasseh : non seulement philosophiques, mais solidement imbriquées dans l'histoire du temps et du lieu.

"De la fragilité..." sort des presses en fin de mai 1642⁴ dans sa version espagnole et le 1er septembre en latin, Menasseh ayant recours à l'un de ses amis, Vossius fils (Isaac) pour traduire son propre travail en latin.

Et Henry Méchoulan se sert fort habilement de ces deux versions pour préciser tel ou tel point de la pensée de l'auteur qui pourrait rester ambigu. Mais il y a longtemps qu'Henry Méchoulan travaille sur les textes de Menasseh puisqu'en 1979 il a déjà publié, en compagnie de Gérard Nahon un travail semblable à celui-ci sur l'œuvre du même Menasseh : "Espérance d'Israël".

Et de proche en proche Henry Méchoulan est devenu le spécialiste de Spinoza, puis d'Amsterdam à l'époque⁵, ce qui lui permet de déceler chez ce dernier auteur les prémisses d'une pensée libre, a-religieuse, et non anti-religieuse ni anti-judaïque comme ses contemporains l'ont reproché à Spinoza, lui imposant le *herem* dès 1656. La libre pensée serait née en Amsterdam, dans le droit fil des réflexions sur la liberté de l'homme. Mais elle était, cette libre pensée, bien difficile à accepter pour les autorités religieuses du temps...

L'immédiate traduction en latin s'explique très bien par le fait que les lecteurs de Menasseh pouvaient être juifs, nouveaux juifs revenus à la religion des ancêtres après une formation de nouveaux chrétiens aux universités portugaises de Coïmbra et autres, voire théologiens catholiques et calvinistes qui ne professaient pas le même point de vue sur la question de la liberté de l'homme. Bref, l'effervescence...

Guidé pas à pas par l'érudition d'Henry Méchoulan, prenez connaissance du texte de Menasseh ben Israël, vous vous surprendrez vous-même d'y parvenir si aisément... □

Jean Carasso

A propos de Coïmbra

Il faut rappeler que l'Université renommée de Coïmbra fut un haut-lieu de la culture crypto-juive au Portugal durant le XVIIème siècle et encore pendant les suivants.

Une partie de l'élite juive d'Amsterdam fut formée là, en milieu catholique, puisque les émigrants qui sortaient du Portugal durant ce siècle reprenaient en général - ou non d'ailleurs - leur religion primitive une fois parvenus aux Pays-Bas. D'où parfois de curieuses interférences, hétérodoxies, que les rabbins d'Amsterdam avaient bien du mal à réduire. C'est dans ce climat qu'il faut étudier Spinoza.

Quoi qu'il en soit, le souvenir de cette culture crypto-juive subsiste à Coïmbra, et le directeur des riches Archives de l'Université, Manuel Augusto Rodrigues, nous a fait parvenir le catalogue d'une exposition de mémoire tenue dans ses murs du 5 décembre 1996 au 5 janvier 97, intitulée de manière émouvante : *Os judeus portugueses, 500 anos de diáspora, herança de uma nação, esperança de um povo*⁶ - Les juifs portugais, 500 ans de diaspora, mémoire d'une nation, espérance d'un peuple.

Le livret expose honnêtement les conditions de la conversion forcée telle qu'elle est rapportée dans le premier article du présent numéro, et n'oublie pas de noter que l'Inquisition a sévi durement au Portugal entre 1536 et 1821 ! Une substantielle bibliographie termine ce livret.

Et les vitrines abondaient en documents d'époque, interdictions diverses faites aux juifs, musulmans et nouveaux chrétiens etc.

La *Revista de Estudios Judaicos*, éditée par l'Association du même nom⁷, consacre aussi une bonne partie de son numéro 3 de décembre 1996 aux mêmes événements et aux journées d'étude et de rencontres tenues dans tout le Portugal entre le 16 novembre et le 5 décembre 1996. Nous en rendons brièvement compte en page 14.

Voir aussi sur le même sujet, le récit vécu de Haïm Menir ces semaines dernières au Portugal, dans la rubrique "Itinéraires exemplaires". □

LR

¹ Menasseh ben Israël jouera par la suite un rôle important dans la reconstitution du judaïsme anglais.

² pourtant très jeunes eux mêmes puisque leur père ne s'est marié qu'en 1623... mais la valeur ne semble pas attendre les années dans cette famille...

³ Nous avons repris une bonne partie de ces informations dans : Richard Ayoun et Haïm Vidal Sephiha : "Séfarades d'hier et d'aujourd'hui, 70 portraits", Paris, Liana Levi 1992. 367 pages.

⁴ Baruch Spinoza a tout juste dix ans cette année-là et baignera, durant son éducation religieuse - Menasseh ben Israël fut son maître - dans cette atmosphère de questionnement : "quelle est la marge de liberté de l'homme dans l'acquisition de sa grâce ?"

⁵ Henri Méchoulan : "Etre juif à Amsterdam au temps de Spinoza". Paris, Albin Michel 1991, 185 pages.

⁶ Archives de l'Université, rua de San-Pedro P 3000 Coïmbra

⁷ Rua Alex. Herculano 59 P 1250 Lisboa

ETRE JUIF EN FRANCE AUJOURD'HUI ¹

Michèle Bitton et Lionel Panafit

HISTOIRE DES JUIFS DE FRANCE ²

Esther Benbassa

L'actualité éditoriale nous apporte juste l'un après l'autre deux livres qui se complètent si bien qu'on peut aisément en traiter dans la même chronique.

Le premier nous offre une vision horizontale en quelque sorte du judaïsme français actuel sous tous ses aspects.

Le second nous propose au contraire une vision chronologiquement verticale sur quasi deux millénaires de ce judaïsme, jusqu'au point d'aboutissement dont le premier traite.

C'est un très agréable petit livre bien charpenté que viennent de publier les deux auteurs Michèle Bitton et Lionel Panafit sous l'aile de Bruno Etienne, responsable de la collection et directeur de l'Observatoire du religieux à l'Institut d'Etudes Politiques de la faculté d'Aix en Provence ³. L'expression "sous l'aile" apparaîtra juste à ceux qui connaissent cette forte personnalité médiatique ainsi que ses travaux sur divers aspects de l'islam...

Les mérites de ce livre sont nombreux et l'énumération suivante ne les épuise pas tous :

- l'étendue, la rigueur et la mise à jour de l'information proposée, aussi bien sur les instances du judaïsme français que sur la position de divers rabbins quant aux problèmes de société se posant à juifs et non juifs.

- la simplicité de la langue et du vocabulaire employés qui le rendent facilement intelligible à qui que ce soit.

- le ton parfaitement neutre et serein, jamais normatif, de l'exposé qui cherche et parvient à ne culpabiliser personne, juifs pieux comme juifs agnostiques, militants comme éloignés des institutions communautaires etc.

Et cela est bien agréable au moment où la presse juive en France se fait fréquemment l'écho de polémiques, pas toujours faciles à comprendre pour les non-initiés, entre tels et tels groupes, sous-groupes ou groupuscules.

Ce livre plein de bon sens rétablit les valeurs et les justes perspectives, cela n'est pas son moindre mérite !

Alors, si vous voulez tout savoir sur les écoles et les publications juives, sur la *cashrout* et *Hanouka*, sur les sionistes et les laïques, sur les mariages avec ou sans *ketouba* et l'opinion des divers rabbins sur l'exogamie, feuillotez cet ouvrage.

La conclusion est forte, qui met à mal le discours des hommes politiques sur "LA communauté juive de France":

"Il n'y a pas une mais des pratiques religieuses juives, de même qu'il n'y a pas une mais des pratiques de juifs laïques, entre lesquelles se compose et se recompose sans cesse une palette graduée d'usages variant selon l'origine, l'histoire et l'intensité individuelle de ces pratiques."(suivent des exemples)

Les Italiens parlent volontiers d'*aggiornamento*, de mise à jour. C'est tout à fait l'objet de ce livre, simple et exhaustif à la fois.

Et si vous vous demandez comment on en est arrivé là, le second de ces livres vous éclaire avec pertinence, une grande culture et une approche nuancée, polymorphe, de tous les facteurs historiques, de tous les apports externes qui ont fait des Juifs de France ce qu'ils sont maintenant dans leur diversité, comme nous l'avons vu plus haut.

Ce qui précède sur l'extrême variété du judaïsme en France vaut tout au long de l'Histoire, et Esther Benbassa le montre bien. Elle étudie les regroupements naturels : par exemple les juifs de Provence, groupés autour de Narbonne avant l'expulsion de 1306 constituent le grand pôle européen du judaïsme.

Plus tard, du XVIème siècle à l'émancipation par la Révolution, les juifs de Bayonne ou Bordeaux, dits "portugais" ne se sentent rien de commun avec ceux de Lorraine ni avec ceux d'Alsace, ces derniers peu francophones - et le font savoir haut et fort, d'une manière qui nous paraît aujourd'hui bien désagréable. Ils ne se sentent même rien de commun avec les "juifs du pape" d'Avignon et des quatre "carrières".

De même, entre les deux guerres, les "Français israélites" ne se sentaient guère d'affinités - et le terme est faible - avec les réfugiés d'Allemagne ou d'Europe centrale fuyant les dictatures et l'antisémitisme, plus tard considérés par les pouvoirs publics français comme ennemis, et internés pour certains comme sujets allemands !

Esther Benbassa accorde une grande importance aux aspects démographique et économique de la question qu'elle a étudiée. Elle montre bien que le fait d'être juif pour quelques banquiers en vue ne peut pas masquer la grande difficulté de vie de trop nombreux pauvres, voire assistés !

Elle étudie chacune des vagues successives d'émigration du XXème siècle : Juifs d'Allemagne et de l'Est européen, des Balkans puis, après 1960, d'Afrique du Nord, ces derniers ayant revivifié le judaïsme français.

Entre-temps elle a exposé de manière claire la géographie de la collectivité juive durant la période 1940/1944, avec le déplacement massif vers la zone non-occupée jusqu'à la fin de 1942, puis un certain reflux. Elle examine l'ensemble des lois d'exception à l'encontre des Juifs, la première dès le 3 octobre 1940... etc.

Une bonne synthèse, complétée par une bibliographie essentielle. □

Jean Carasso

¹ Paris. Hachette 1996. 240 pages.

² Paris. Editions du Seuil, collection "Histoire". 1997. 375 pages. Chronologie sur deux millénaires, superbe bibliographie, index.

³ La collection comprend déjà : "Etre musulman en France..." "Etre protestant..." et viendront ultérieurement : "Etre catholique..." "Etre bouddhiste..."

SEPHARDICA

HOMMAGE À HAÏM VIDAL SEPHIHA ¹Collectif sous la direction de Winfried Busse
et Marie Christine Varol

C'est un monument que cet hommage à un homme qui œuvre tant pour la culture, et en particulier la langue judéo-espagnole...

Comme tout collectif, il n'échappe pas au danger du disparate, nous le verrons à mesure

Mais l'on doit d'abord se féliciter de la quantité de chercheurs, historiens, linguistes et autres amateurs éclairés qui ont tenu à porter leur témoignage sur cette culture, au delà de la personne ! Rappelons que Haïm Sephiha lui-même intitulait le livre qu'il sortit en 1977 : "Lagonie des Judéo-espagnols". Depuis il a, tout le premier, œuvré pour que cette culture continue à vivre, et formé des générations d'élèves qui s'en préoccupent, les deux responsables du présent collectif en tête.

La carrière de Haïm Sephiha, né en 1923 à Bruxelles d'une famille d'Istanbul, qui devait être celle d'ingénieur chimiste, a subi un bouleversement lorsqu'il décida, miraculeusement survivant aux conditions de sa déportation à Auschwitz, de se consacrer à la langue judéo-espagnole, et qu'il entreprit des études dans ce sens, abandonnant la première direction.

Il soutint sa thèse en Sorbonne ² et enseigne depuis, quoiqu'officiellement en retraite depuis peu, d'où l'hommage qui lui est rendu à l'INALCO, où il avait réussi à créer la première chaire de judéo-espagnol.

Le livre s'ouvre sur la liste des publications de Haïm Sephiha au cours de sa fructueuse carrière - quarante pages - et se poursuit par quarante contributions diverses réparties en centres d'intérêt : la linguistique bien sûr, la musique, l'histoire, la littérature et la presse, l'Espagne, la langue, et les perspectives. Certaines contributions sont en anglais, en judéo-espagnol ou en castillan, voire en allemand et en italien, les autres en français.

Il n'est pas question pour nous d'énumérer tous les travaux, mais seulement de rapporter en quelques lignes ceux qui ont le plus retenu notre attention. Cela ne signifie en aucune manière que les autres ne sont pas intéressants...

Judith Cohen, spécialiste de musicologie et chanteuse elle-même, analyse le vocabulaire et la texture des écrits des chansons traditionnelles; étudie les réactions des personnes interrogées quant à leur préférence d'interprétation : *a capella*, traditionnelle, ou avec orchestration modernisée.

Matilda Koen-Sarano constate que même les mythes - celui de Midas par exemple - se transforment et évoluent dans leur expression au travers du temps.

Richard Ayoun étudie le poète Samuel ibn Nagréla à l'occasion du millénaire de sa naissance en 1993. Cet homme remarquable fut tout à la fois poète, mais aussi érudit, diplomate, homme

d'état et chef de guerre.

Manuel Ariza analyse de façon très fine la prononciation différente du judéo-espagnol dans les divers sites où il était parlé.

Josefa Ma Mendoza Abreu nous raconte la formation des noms de familles, souvent en diaspora, car à Séville en l'espèce et précédemment, les juifs se nommaient d'un prénom souvent hébreu suivi de (*a*)*ben*=fils ou *bat*=fille et du nom semblable du père ou de l'aïeul. Le patronyme choisi ultérieurement pouvait être emprunté à un site (Gabriel Catalan) ou à une caractéristique (David Rubio)³.

Anita Barrera y Vidal-Schoonheere s'intéresse au poète contemporain Salomon Bicerano autour de son œuvre *Kantos de maturidad* publiée en 1991. Ce poète est aussi, avec son journal *S(h)alom* à Istanbul un défenseur de notre langue.

Marie-Christine Varol, en une étude fouillée, examine les emprunts du judéo-espagnol au turc, observant sur des personnes interrogées entre 1977 et 1984 en Turquie que le niveau d'incorporation de tels emprunts est, entre autres, fonction du niveau social et intellectuel des locuteurs.

Winfried Busse humorise autour du fait que les Sépharades balkaniques eux-mêmes, entre les deux guerres, ici et là, qualifiaient leur langue de "jargon", l'auto-dévalorisant. Il semble que cette attitude courante ait maintenant disparu, avec la raréfaction des locuteurs.

Laura Minervini déplore que la langue judéo-espagnole véhiculée par les Sépharades en Italie à la fin du XVIème siècle et ultérieurement, ait été jusqu'ici insuffisamment étudiée, bien que l'on disposât des registres de délibérations à Pise, Livourne, Reggio-Emilia etc.

Alda Quintana dans une étude fouillée, analyse le vocabulaire judéo-espagnol dans les livres de mathématiques avant la parution des manuels francophones utilisés par les écoles de l'Alliance.

Jacques Hassoun explique comment le judéo-espagnol est un pur produit de l'exil avec ses fonds de nostalgie mais, nonobstant, de rupture.

Moïse Rahmani nous brosse l'histoire des juifs de Rhodes, qui est un peu aussi l'histoire de sa famille et une partie de la sienne propre.

Béatrice Leroy expose comment les juifs devenaient fréquemment propriétaires fonciers en fin du XIIème siècle en Navarre - dont elle a beaucoup étudié les archives - par la prise de possession de terres gagées au cas du non-remboursement de prêts consentis.

Michèle Escamilla-Colin nous conte l'histoire exemplaire d'un jeune bi-condamné par l'Inquisition, Diego López Duro, la première fois à une peine assez légère, et qui récidiva en criant dans une église sa foi en le Dieu d'Israël et fut en conséquence brûlé vif sans garrotage préalable ⁴ en 1703, à Séville, après un procès devant le tribunal d'Inquisition.

Michèle Escamilla-Colin nous entretient de ce Diégo avec tant de sympathie encore émue quelques siècles après (elle nous avoue même

¹ Edit. Peter Lang, Jupiterstrasse 15, CH 3000 Berne 15. 1996. 646 pages. 345F français, port inclus.

² Paris 1979 "Le ladino, judéo-espagnol calqué".

³ Sauf l'emprunt à l'hébreu, la formation des noms catholiques ou musulmans a suivi exactement la même voie, jusqu'à une époque fort récente pour ces derniers! NDLR

⁴ Celui-ci était en général accordé au condamné qui montrait le moindre signe de repentir.

s'être rendue en pèlerinage sur les lieux il y a cinq ans), qu'il s'agit, à notre sens de l'article le plus attachant du volume. Jamais vous n'apprendrez autant de choses sur l'Inquisition, qu'au travers de ce cas particulier. Il faut lire ce texte !

Rica Amrán-Tedghi, analysant deux textes différents sur le même sujet, l'un de 1557 et l'autre de 1675, établit l'importance dans le commerce maritime de la colonie juive portugaise établie à Ceuta en 1497, et aussi comme catalyseur, comme interface dirait-on maintenant, entre musulmans et chrétiens.

Gabriele Beck-Busse publie une intéressante chronologie de Sabbataï Zevi depuis mai 1665, date à laquelle il se proclame le Messie jusqu'à sa mort le 17 avril 1678, en passant par sa conversion à l'islam le 16 septembre 1666.

Gérard Nahon a travaillé sur une réédition (Amsterdam 1661) de la fameuse Bible de Ferrare comportant maintes notes manuscrites parfois émouvantes de son propriétaire, Mordecay Gomes. Avec le soin, la perspicacité et la minutie qu'on lui connaît, Gérard Nahon a retrouvé des traces des ascendants de ce Gomes comme "nouveaux-chrétiens" en Espagne, et nous décrit ensuite la vie active de cet immigrant à New-York et sa lignée familiale.

Nicole Abravanel examine de manière très pertinente la vie des Sépharades balkaniques à Paris entre les deux guerres à partir de l'étude des périodiques de Sam Lévi : "Les Cahiers séfaradis", puis du "Judaïsme Sépharadi". Elle déplore le peu de travaux contemporains sur le sujet tout en notant (coïncidence ?) les divergences de vue entre lesdits Sépharades et le Consistoire central. Elle passe en revue les essais de création, depuis Paris, d'une "Confédération Universelle des Communautés Sépharadites" qui fit long feu.

Mais la "particularité" sépharade balkanique subsiste malgré tout, au travers des vicissitudes.

Pilar Arangüena Pernas et **Graciela Brañes Becas** nous racontent l'intéressante histoire de l'Institut Arias Montano lié au *Consejo Superior de Investigaciones Científicas* créé lui-même par une loi du 24 novembre 1939.

Elles nous entretiennent d'abord de l'homme Arias Montano - 1527/1598 - commentateur de la Bible, édité à Anvers en 1568.

L'Institut a pour objet les études arabes et hébraïques, et les auteurs nous en tracent l'histoire et le rayonnement jusqu'à nos jours. La revue *Sefarad* a été créée en 1941.

Albert de Vidas examine les possibles relations entre les Sépharades et l'Espagne au tournant des XIXème et XXème siècles, la lutte pour le retour légal des Juifs en Espagne. Il étudie les grandes figures de ce combat, Pulido en tête et conclut après ce dernier que l'Espagne a manqué le grand œuvre de la réincorporation des Juifs sépharades à la communauté nationale espagnole, ce qui aurait été possible par le truchement de la langue, donc de son enseignement sur place, dans les Balkans.

Henri Nahum a feuilleté pour nous *La Boz del Pueblo*, journal de Smyrne animé par Joseph Romano sorti des écoles de l'Alliance, dont il a eu

en mains la collection complète de 1909 à 1912. Il replace cette publication très anti-sioniste dans son contexte historique et nous décrit au passage la vie quotidienne avant la première guerre à Smyrne¹.

Yitzchak Kerem étudie la presse juive à Salonique durant la seconde partie du XIXème siècle, époque importante de mutation pour la communauté, passage d'une civilisation religieuse traditionnelle à une société moderne européenne, ce qui se reflète nécessairement dans la presse. Il nous rappelle les affres de cette mutation en observant que le projet de fondation de la première école de l'A.I.U. datait de 1862 et l'ouverture effective pour les garçons seulement de 1873 et pour les filles de 1874².

Anna Mourghianni-Estela constate que l'installation du pouvoir grec à Salonique en 1913 fait peu à peu échapper vers d'autres pays le dynamisme industriel et commercial des Juifs. Et les réfugiés grecs arrivés d'Asie Mineure en 1923 sont les plus pauvres, les plus aisés s'installant plutôt à Athènes. Salonique s'enfoncé dans le déclin.

Margalit Matitiah étudie la langue et la création littéraire à Salonique depuis l'arrivée des premiers réfugiés en fin de XVème siècle, et note que la première imprimerie date de 1515. Elle conclut son article par la reproduction de divers poèmes - dont les siens propres - d'auteurs différents et notoires, recueillis dans des journaux de la ville.

Moshe Shaul traite évidemment, avec une grande clarté d'expression, du sujet dont il est un des maîtres dans le monde : l'enseignement présent de la *lingua muestra*, rendu difficile par le manque de manuels, s'agissant essentiellement d'une langue transmise oralement plutôt qu'apprise dans des livres. Il note l'influence négative de l'A.I.U. sur ce point. La survivance de cette langue, dans ce contexte, tient du miracle dit-il... Les trois points essentiels pour la transmission, qu'il étudie de manière exhaustive et passionnante, sont : a/ selon quelle graphie acceptable par tous ? b/ quelle langue modèle ? c/ selon quelles méthodes ?

Matilde Gini de Barnatán, de la radio d'Etat espagnole - émission *Sefarad* - sur le même terrain que Moshe Shaul examine la texture même de la langue et insiste sur le fait que chaque locuteur sépharade est un informateur sur cette même langue. Elle souhaite que les pouvoirs publics espagnols aident à la formation d'une "Fondation pour la langue judéo-espagnole" se destinant à l'enseignement.

Bref, après l'encyclopédie historico-géographique que constitue le volume : "Les juifs d'Espagne, histoire d'une diaspora"³ coordonné par H. Méchoulan et préfacé par Edgar Morin il y a cinq ans, ce volume-ci en constitue une suite thématique et tout aussi indispensable.

Si le lecteur cherchant à s'informer en profondeur sur notre culture, de façon large et non ponctuelle, ne disposait pour ce faire que de deux ouvrages, ils sont ici réunis dans notre esprit. □

¹ Cette ville comptait à l'époque environ 100 000 Grecs orthodoxes, 80 000 Turcs musulmans, 40 000 Juifs et 10 000 Arméniens

² Yitzchak Kerem note aussi que l'hebdomadaire *Epoca* fut fondé en 1875 et dura jusqu'en 1912, et l'*Avenir* vit le jour en 1897.

³ Paris, Liana Levi éditeur, 1992. 722 pages. Index des noms cités.

¹ Paris. Maisonneuve et Larose 1995. 310 pages

1492 L'EXPULSION DES JUIFS D'ESPAGNE ¹

Collectif sous la direction de Roland Gaetschel

Il s'agit ici des actes d'un colloque très spécialisé tenu en Sorbonne du 11 au 13 mai 1992. Comme souvent en pareille matière, les difficultés financières et autres font que l'édition des actes est fort en retard sur l'événement². Les sujets traités furent fort variés, souvent très particuliers.

² On pouvait espérer que cet énorme laps de temps aurait permis une révision des textes; celui de Fuks Mansfeld, visiblement auto-traduit et non révisé par un francophone est rempli d'anglicismes et d'incorrections. Mais il n'est malheureusement pas le seul... Si la table des matières recense l'intitulé des articles, elle ne cite pas les auteurs, ce qui ne facilite guère la tâche !

Plusieurs interventions exposent la réinstallation des expulsés ici ou là en Europe, et comment ces faits furent perçus par des juifs et non-juifs à l'époque même.

Anne Zink a travaillé sur les flux d'arrivée et de départ concernant Bayonne au XVII^{ème} siècle, en fonction de l'insécurité et de la nécessité de rester crypto-juifs jusqu'en 1660 environ.

Daniel Tollet traite du phénomène moins connu que constitue l'exode des Sépharades vers l'Europe du Nord, Hambourg par exemple, où Jacob Sasportas fit construire une synagogue dès 1660. A la fin du même siècle, des Sépharades s'installent à Vienne, où Moses Lopes Pereira obtient des lettres patentes.

Renata Segré nous entretient des liens entre les diverses communautés juives d'Italie dès le XVI^{ème} siècle tandis que **Gilles Veinstein** essaie d'éclaircir la question controversée des apports technologiques (textile, armement) des Sépharades en Empire ottoman.

De façon tout à fait originale, **Béatrice Leroy** se penche sur l'image du Juif dans la littérature castillane au cours des deux siècles précédant l'expulsion.

Michèle Escamilla-Colin étudie le passage de l'ancienne Inquisition médiévale, proprement religieuse, à la nouvelle, celle de 1478/80, nous dirons "politique", dans la main du pouvoir royal par délégation du pape.

J.P. Filippini étudie comment les arrivés d'Espagne, qui avaient pris le pouvoir à Livourne se sont laissé peu à peu supplanter par les "Italiens" qui n'avaient jamais capitulé, ceci vers l'époque de la Révolution française.

Joseph Tedghi examine l'implantation de l'imprimerie par les juifs portugais à Fez tandis que **R.G. Fuks-Mansfeld** étudie le même apport en Amsterdam.

Géralde Nakam examine comment Montaigne traite dans son œuvre de l'expulsion d'Espagne et du Portugal.

Il est bien d'autres contributions dans ce livre, souvent de caractère très spécialisé.

Gastronomie

Nous avons mentionné dans les trois dernières livraisons de la "Lettre Sépharade" divers livres de cuisine qui avaient retenu notre intérêt. Mais une ou deux erreurs s'étaient glissées, de sorte que nous rappelons ces livres, toujours disponibles chez les libraires ou les éditeurs :

(LS 17) Cuisine des Juifs de Grèce

Nicholas Stavroulakis,
traduit de l'anglais par Mireille Mazoyer-Saul
et Marianne Bendayan-Grange
Editions de l'Asiathèque. 6 rue Christine
75006 Paris

(LS 17) *El gizado sefardi*

Aldina Quintana Rodriguez, Zeldia Ovadia
et Moshe Shaul
Aki Yerushalayim B.P. 8175 91080 Jérusalem.
30\$ port compris pour nos lecteurs.

(LS 20) Les jardins du couscous. Recettes de la tradition juive tunisienne.

Simon Nizard
Editions de l'Aube. Le Chateau
84 240 La Tour d'Aigues

(LS20) 250 Recettes de cuisine juive espagnole

Méri Badi
Editions Jacques Grancher, 98 rue de Vaugirard
75006 Paris.

5^{ÈME} CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉNÉALOGIE JUIVE

Ce Congrès se tiendra à Paris
du 13 au 17 juillet prochain.
Organisé par le Cercle de Généalogie Juive
sous l'égide de "l'Association of Jewish
Genealogical Societies", il aura lieu à l'Hôtel
Sofitel Forum Rive Gauche, 17 Bd Saint-Jacques,
75014 Paris.

Entièrement consacré à la recherche généalogique
en milieu juif, ces cinq jours permettront à
de nombreux amateurs venant de différents pays
de se rencontrer et d'échanger leurs connaissances
tant sur le monde ashkénaze que séfarade.

Outre la vingtaine de conférences
traitant des sources et méthodes,
de très nombreux ateliers se tiendront
chaque jour, permettant à chacun de découvrir
de nouvelles pistes de recherches et, peut-être,
de retrouver des cousins.

Programme et inscription auprès
du Cercle de Généalogie Juive,
14 rue Saint-Lazare, 75009 Paris.

GREEK JEWRY IN THE TWENTIETH CENTURY, 1913-1983

PATTERNS OF JEWISH SURVIVAL IN THE GREEK PROVINCES BEFORE AND AFTER THE HOLOCAUST¹

(en anglais) Joshua Eli Plaut

Le Rabbin Joshua Eli Plaut, après avoir séjourné en 1977 à Athènes comme étudiant, revient passer quatre mois en Grèce en 1983, quatre mois durant lesquels il parcourt le pays du nord au sud et d'est en ouest, en visitant toutes les localités où vivent encore des Juifs. Durant ce séjour il prend des notes, des photographies - il est un photographe chevronné - et enregistre des interviews. Le résultat de ce travail de longue haleine est un livre sur les communautés juives de Grèce qui, du moins pour la partie allant de 1945 à 1983, est un ouvrage unique, une sorte de bilan de la présence juive en Grèce après la Shoah, précis, impartial et sans concession.

De 1913 à 1945, il reprend évidemment des travaux et des compilations qui nous sont connus, tel, entre autres, le célèbre livre "Salonique, Ville-Mère en Israël"², qui est un recueil d'études et d'articles dont les auteurs sont des Saloniciens ou encore l'*Encyclopædia Judaica*. En 90 pages, concises et denses, il nous donne une vision générale de la vie juive avant et pendant la seconde guerre mondiale, sous forme d'une introduction indispensable à la compréhension de la seconde partie de son ouvrage.

Cette seconde partie est, à mon avis, l'étude de base indispensable pour la connaissance du judaïsme hellène contemporain. Le rabbin Plaut possède les qualités indispensables au chercheur, l'esprit critique, la lucidité face à des situations qui ne sont jamais simples, une objectivité que nous apprécions à sa juste valeur et à laquelle sa qualité de non-Grec a sans doute contribué. Il précise bien que son but n'est pas d'accorder aux deux grandes communautés juives actuelles, Salonique et Athènes, une place qui risquerait de nous faire perdre de vue que le judaïsme grec - même si les conclusions du chercheur sont loin d'être positives quant à leur espérance de survie - ce sont aussi les communautés de Larissa, Volos, Janina, Trikala, Verria. Il le dit clairement, le judaïsme grec de la province est menacé : certes, en tant que rabbin il souligne que la perte d'identité des petites communautés est liée à l'absence d'une vie culturelle organisée et d'enseignement religieux cohérent, remplacés par la laïcisation de la culture traditionnelle : l'hébreu, la langue religieuse du peuple juif, est enseigné en tant que langue parlée dans l'Etat moderne d'Israël. Il pose donc la question fondamentale de savoir si l'identité juive est de façon indissociable liée à la tradition religieuse juive, ou s'il y a possibilité de préserver cette identité en dehors du cadre synagogal.

Le fait est que, à l'exception de villes comme Larissa et Volos - sans parler des deux grandes métropoles grecques - il n'existe plus de lieux de culte et plus de rabbin pour y officier, et souvent pas même dix personnes pour constituer le *minyán*. Certes la guerre et l'extermination de la majorité des Israélites grecs ont contribué à l'abandon des vieilles synagogues, celle de Komotini par exemple qui datant du XVIIIème siècle s'est récemment effondrée, quoi qu'elle ait été déclarée monument historique en 1990. Il y a bien sûr négligence du gouvernement grec - on peut se demander si le budget du Ministère de la Culture, à l'occasion étoffé par des contributions de la Communauté Européenne, suffirait pour entretenir les monuments historiques, exception faite des vestiges antiques, appâts à touristes. Mais Eli Plaut ne nie pas non plus la responsabilité juive, celle du Conseil Israélite Central qui a préféré liquider dans bien des bourgades provinciales les biens communautaires, synagogues et cimetières inclus. Il parle en particulier des deux cimetières de Cos et de Verria, à l'abandon en 1983³ Mais il aborde aussi de multiples questions telles que la vie professionnelle, le niveau social des Juifs de Grèce actuellement et bien sûr l'antisémitisme qui a survécu aux Juifs, puisque l'on a pu parler, spécifiquement dans le cadre de ce pays, d'un antisémitisme sans Juifs ! En fait, dans la Grèce d'après 1948, pro-arabe, cet antisémitisme s'exprime en fonction de la politique de l'Etat juif et se confond bien souvent avec l'antisionisme. Dans bien des témoignages fournis par l'auteur on ressent l'amertume de l'interviewé, qui, quoique sa famille soit installée dans la localité depuis plusieurs générations, est toujours appelé par ses voisins "le Juif" et rarement par son nom de famille.

Il ne s'agit là que de quelques questions abordées par le rabbin Plaut dont la conclusion est quelque peu pessimiste quant à l'avenir de ce "groupe social insignifiant" que sont devenus les Juifs provinciaux : "La réalité à laquelle sont confrontés tous les Juifs des Balkans est la même en Grèce : l'histoire a marginalisé les petites communautés juives. La tentative d'établir des Etats homogènes d'un point de vue ethnique semble être un modèle balkanique, un but qui a été atteint en Grèce en gommant la mémoire des groupes religieux et ethniques, y compris le judaïsme sépharade et romaniote". Et quelle que soit la réaction des intéressés face à cette constatation amère, il apparaît que quiconque connaît la question ne peut qu'y souscrire et juger ce livre, bien documenté et illustré par des photographies de l'auteur lui-même, comme une contribution de grande valeur à la connaissance des Juifs grecs en cette fin du XXème siècle. □

¹ Associated University Presses. 16 Barter str. London WC1A 2AH. 1996. 220 pages. 28£. Bibliographie et très bon Index.

(Le judaïsme grec au vingtième siècle, 1913-1983. Exemples de la survie juive dans les provinces grecques avant et après l'Holocauste).

² Saloniki, *Ir ve-Em be-Yisraël*, en hébreu; Institut pour l'étude du judaïsme salonicien, Jérusalem Tel-Aviv 1967.

³ En 1994 celui de Verria était devenu un terrain de sport municipal et seule une plaque tombale avait échappé aux engins. Quant à la vieille synagogue de cette ville située dans ce qui reste du quartier juif, elle semble condamnée à plus ou moins brève échéance. Il faut également lire, page 112, l'affaire du cimetière de Janina que la municipalité voulait récupérer sous prétexte qu'il s'agissait d'un don de l'Empire ottoman à la communauté juive et non d'un achat par cette dernière. On eut même recours aux archives ottomanes à Istanbul !

B.P.

**Connaissez-vous la très bonne revue trimestrielle "Los Muestros" éditée en Belgique ?
Sinon demandez-en un numéro spécimen :
66 avenue de Messidor B-1180 Bruxelles
Tél. 32 23 43 03 69 - Fax 32 23 47 46 88**

1 The Jewish community of Istanbul in the nineteenth century Social, Legal and Administrative Transformations

(La communauté juive d'Istanbul au XIX^{ème} siècle, transformations sociales, légales et administratives) Ed. Isis Semsibey Sokak 10, Beylerbeyi-Istanbul 81210 Turquie.
Substantielle et originale bibliographie 1996, 152 p.

L'auteur de ce livre était un intellectuel de grande qualité, ayant étudié en Israël, en Turquie et aux USA, s'étant installé et marié à Salonique pour travailler sur son sujet, promis à un brillant avenir et qui décéda en 1993 à trente-cinq ans. Ceci est son dernier travail, dont il n'eut pas le loisir d'achever les deux derniers chapitres.

THE JEWISH COMMUNITY OF ISTANBUL IN THE NINETEENTH CENTURY ¹

(en anglais) **Ilan Karmi**

L'auteur s'interroge dans ce livre sur les conséquences du *Tanzimat* sur la communauté juive d'Istanbul au XIX^{ème} S.

Le *Tanzimat* est un ensemble de lois introduites par les Sultans Mahmut II et Abdul-Medjid de 1808 à 1861, destinées à moderniser les institutions de l'Empire ottoman.

Avant le *Tanzimat*, les non-musulmans, c'est-à-dire les juifs et les chrétiens (parmi lesquels notamment les Arméniens et les Grecs orthodoxes) étaient des *dhimmis*, c'est-à-dire des êtres inférieurs aux musulmans. Le *Tanzimat* était un premier pas sur le chemin de l'égalité, et comme toute réforme, il mécontenta chacun...

N'oublions pas qu'après l'expulsion d'Espagne, les Sépharades furent accueillis à bras ouverts par le Sultan ottoman. Même si l'influence et la prospérité de la communauté juive déclinèrent après le XVII^{ème} siècle, des relations plus que convenables perdurèrent jusqu'à la fin du Sultanat entre le gouvernement et les responsables de la Communauté.

Ce n'était pas le cas pour les Grecs et les Arméniens, ce qui exacerbait leur vindicte anti-juive. Vindicte dont la véritable cause était la concurrence économique, les trois minorités se partageant les secteurs de la banque, du commerce et de l'industrie.

Le bilan tracé par Ilan Karmi sur les conséquences du *Tanzimat* est mitigé. Il semble que les réformes aient profité aux membres les plus évolués de la communauté juive, laissant loin derrière la masse des familles modestes ou pauvres. Plus grave — mais l'époque a joué un rôle sans doute aussi important que les lois — l'ère post-*Tanzimat* a vu la communauté juive s'enliser dans des batailles intestines quasiment suicidaires.

La modernisation des institutions, voulue par le pouvoir ottoman, à l'instar de ce qui se passait dans les pays occidentaux, convenait aux juifs progressistes mais pas aux rabbins conservateurs.

La querelle entre les anciens et les modernes prit des proportions telles qu'à mon sens la communauté ne s'en est jamais relevée. Tous les coups furent permis, et nombreux furent les recours à l'autorité du Sultan. Ainsi des rabbins, accusés de corruption par leurs coreligionnaires, furent jugés par des cours ottomanes.

L'ère post-*Tanzimat* renforçant la hiérarchie rabbinique (en 1835 un Grand Rabbín de l'Empire fut élu, le premier depuis 300 ans), les passions se déchaînèrent. Alors qu'au début les progressistes semblaient devoir l'emporter, les conservateurs reprirent le dessus et allèrent jusqu'à excommunier le mécène Abraham Camondo, qui incarnait à Istanbul le judaïsme moderne².

Outre les pures batailles de pouvoir, deux sujets divisaient les juifs au XIX^{ème} siècle: le service militaire et l'éducation.

Le désir du gouvernement de moderniser son armée avait été la véritable raison du remplace-

ment de l'ancienne *cizye* par le *bedel-i-askeri*, un impôt qui permettait d'échapper à l'armée. Du temps des *dhimmis*, les non-musulmans n'avaient pas le droit de porter les armes. A présent, ils "achetaient" leur non-enrôlement.

Plus cruciaux encore étaient les débats concernant l'éducation.

Si chacun connaît l'action de l'A.I.U., j'ignorais pour ma part qu'Istanbul n'avait pas attendu les mécènes parisiens pour se doter d'écoles modernes.

Abraham Camondo et Albert Cohen (qui représentait le Baron de Hirsch) avaient créé des établissements à Galata et Hasköy, qui devaient plus tard se fondre dans le réseau A.I.U. Et déjà ils avaient dû se battre contre les établissements religieux, gagne-pain de nombreux rabbins.

Certes l'éducation moderne modifia profondément la communauté juive d'Istanbul, mais Ilan Karmi insiste sur le fait que seuls les riches en profitèrent, les *juderias* misérables n'étant qu'à peine effleurées par l'A.I.U. Après sa "victoire" finale sur les conservateurs, l'Alliance devait jouer à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle un rôle d'intermédiaire entre la communauté juive et le gouvernement, une sorte d'autorité suprême, dirigée depuis Paris. Conséquence indirecte de l'enseignement moderne : les juifs les plus prospères et les plus brillants utilisèrent leur connaissance des langues occidentales pour émigrer en France et aux Etats-Unis, décimant ainsi la communauté.

Je pense qu'on ne peut distinguer l'influence du *Tanzimat* sur la communauté d'Istanbul de l'évolution mondiale de la société. Le développement des communications, l'apprentissage des langues étrangères, le déclin de l'autorité religieuse, tout cela participa à diviser une communauté qui n'avait guère bougé depuis 400 ans. Le résultat, c'est que le milieu social se substitua peu à peu à l'identité religieuse : les hommes d'affaires juifs pénétrèrent de plus en plus les cercles chrétiens et musulmans, tandis que les pauvres restaient otages de leur économie de survie et des rabbins obscurantistes.

Pour ma part, je ne peux dominer le sentiment de gêne, presque de honte, quand je lis, page après page, que face aux chrétiens surtout, et parfois face aux Turcs, les juifs n'ont pas eu l'intelligence d'unir leurs forces. Anciens contre modernes, Sépharades contre Ashkénazes, plus tard "Alliancistes" contre Sionistes... tous ces combats ont fini par précipiter la chute d'une communauté autrefois florissante.

Pour finir, je voudrais signaler le "*Jewish sites of Istanbul*" du même Ilan Karmi, avec l'aide duquel j'ai visité la capitale ottomane. A Balat, un vieux monsieur, me voyant avec le guide à la main, s'est adressé à moi en judéo-espagnol, puis est passé au français, qu'il avait un peu oublié. Il me montra la synagogue, la maison où il était né, celle où était née sa femme (à 20 mètres...), et tordit le nez quand je lui dis que ma grand-mère était originaire d'Hasköy. Il est vrai que d'un côté à l'autre de la Corne d'Or, chaque *juderia* campait sur la certitude de sa supériorité ! □

Brigitte Peskine

²Pour certains historiens, son départ et sa mort à Paris en 1870 signèrent la fin de la prospérité juive (toute relative) dans l'Empire ottoman.

Revue

Sef@rad¹ (en portugais)

Il s'agit d'une toute nouvelle revue brésilienne dont nous avons le premier numéro sous les yeux.

Helio Daniel Cordeiro en est le créateur responsable, et il explique l'esprit de cette nouvelle publication. Au milieu de la diversité du judaïsme brésilien primitivement sépharade, fait de migrations successives depuis l'Europe à partir du premier arrivé : Gaspar de Gama en 1500, il tient à réserver la possibilité de s'exprimer aux convertis à travers les siècles et sous la pression de l'Inquisition, ex-nouveaux-chrétiens qui tiennent maintenant à retourner au judaïsme de leurs ancêtres. Et ils sont nombreux. Le problème commence à être étudié au Brésil depuis les années 60, mais surtout depuis les années 80 et des universitaires se sont, depuis, penchés sur la question. Il en cite bon nombre.

Lui même, Cordeira, raconte que dès l'âge de douze ans il était intrigué par les pratiques crypto-juives dans sa famille. Mais ce n'est que vers sa vingtième année, à l'université, qu'il commença à comprendre le caractère particulier du néo-judaïsme au Brésil.

Et il nous fait part de son étonnement admiratif... que nous partageons. Il a d'ailleurs publié un livre en 1994 (en portugais : "*Os Marranos e a Diáspora Sefardita*)

CRONICA² (en grec) N° 146, DÉCEMBRE 1996

Le numéro de la revue du Conseil Israélite Central de Grèce, *Cronica*, du mois de décembre, nous offre plusieurs articles qui peuvent intéresser à plus d'un titre les lecteurs de la "Lettre Sépharade". Deux de ces articles traitent des communautés de Salonique et de Janina, tandis qu'un troisième concerne le sauvetage des Juifs d'Athènes durant la seconde guerre mondiale.

Le docteur Evanguellos A. Chékimoglou tente dans son travail intitulé *A la Kazika de Malta*³, de percer le "mystère" du quartier juif de Salonique dit "de Malte" dont les limites n'ont jamais été définies avec précision. Nous ne pouvons donner ici le détail des recherches auxquelles l'auteur de l'article s'est livré pour déterminer la position de ce quartier car il faudrait fournir conjointement à ces explications une carte très précise de la ville et la complexité des indications qu'il donne ne serait pas d'un bien grand secours à celui qui ne connaît pas parfaitement la Salonique d'avant le grand incendie de 1917. Après de savantes considérations sur le nom des rues et des marchés, sur les portes et

les murailles qui ont disparu depuis, E. Chékimoglou affirme qu'en fait la zone dont il cherche à définir la situation était formée de deux quartiers : Malte et Cedid [nouveau] dont la frontière n'était pas nettement délimitée mais dont la majorité des habitants étaient juifs. Quant à l'origine du nom de Malte, et c'est là le point fondamental de l'article, elle semble assez difficile à définir : il apparaît que les Chevaliers de Malte au XVI^e siècle se livraient à la piraterie aux dépens des commerçants juifs qu'ils relâchaient en échange d'une forte rançon. La communauté de Salonique, entre autres, rachetait les prisonniers juifs quand les navires maltais faisaient escale dans le port macédonien et ces prisonniers demeuraient à Salonique le temps qu'il fallait pour se libérer leur dette envers la communauté. Le chercheur suppose que le marché des prisonniers se trouvait précisément dans la zone du quartier dit de Malte. Quant au nom de *kazika* employé par les juifs saloniciens il signifie, outre maisonnette, "cabinet d'aisance" comme le définit Joseph Néhama dans son français si élégant. Pour lui l'expression *a la Kazika de Malta* signifiait "aux latrines publiques les plus immondes", les latrines du quartier de Malte étant toujours dans un état de saleté peu engageant en raison de la grande fréquentation que connaissait ce quartier des affaires...

Le second article qui nous a intéressé est la traduction en grec d'un contrat de mariage, une *ketuba*, signé en 1866 à Janina⁴. L'intérêt de ce document réside dans le fait qu'il énumère l'ensemble des biens que la fiancée apportait en guise de dot, biens évalués par un estimateur officiel, celui qu'en judéo-espagnol on appelle *el presyador*. La dot se montait globalement à 1930 "piastres" [*grossia*] "en monnaie de Son Altesse notre Souverain Abdoul-Aziz" et comprenait, outre l'argent comptant, un foulard brodé d'or, des caleçons, un drap festonné, un oreiller brodé, un oreiller blanc sans laine, une courtepointe de Syros, 6 robes, 1 *piplé* [gilet] brodé d'argent, un sac de fourrures, une *flokoti* [serviette de toilette], une paire de chaussures, trois paires de *tsourepi* [bas] et bien d'autres pièces de vêtements caractéristiques de la société ottomane de l'époque. Des deux témoins qui apposent leur signature au bas du contrat l'un spécifie bien : "Matathias Mossé David pur Sépharade" ... Ensuite vient une déclaration du marié, devant témoin, certifiant qu'il a trouvé la jeune fille tel un "jardin verrouillé, un puits scellé". Le lendemain du mariage, dans la mesure où celui-ci était consommé, ce que les parents (en majorité des femmes) confirmaient, on coupait le *baklava*, cérémonie par laquelle le marié s'engageait totalement et après laquelle il n'était plus en droit de réclamer le divorce pour une question de virginité...

Le Professeur Dion. Varonos a publié en 1994 un ouvrage intitulé "Petites Histoires". *Cronica* nous offre un extrait de cet ouvrage sous le titre

¹ Sef@rad.
rua Bela Cintra 1318-34,
São-Paulo CEP 01415-001
Brésil. Six éditions par an,
18 US\$

² XPONIKA la revue du
judaïsme grec,
Sourmeli 2
GR104 39 Athènes

³ Dr A. Chékimoglou
Evanguellos :
A la kazika de Malta -
Le quartier oublié
de Malte à Salonique

⁴ Un contrat de mariage -
Ketuba - de Janina
de l'année 1866.
Traduit en grec par
Isaac Batis

“Souvenirs du sauvetage des Juifs grecs sous l’Occupation”. En fait il s’agit de deux récits : celui du président du Conseil Israélite Central, Iossif Lovinguer, aujourd’hui décédé, qui gagna, comme un certain nombre d’Israélites, la Turquie depuis l’Eubée et surtout celui de Nelly Tabah-Nahmias qui nous raconte le long voyage qu’elle dut accomplir seule avec sa mère pour retrouver son père et son frère réfugiés dans le Péloponnèse sous la protection de la Résistance. De foyer provisoire en chambre d’accueil, de bus en caïque et enfin en plein mois d’octobre glacé, à dos de mulet sur les chemins escarpés des montagnes du Péloponnèse, les deux femmes atteignent le but de leur voyage, Perdikovryssi où la famille enfin reconstituée passera une année “paisible”¹ Mais combien de fois la narratrice s’est-elle alors posé la question de savoir que devenait le reste de sa famille à Athènes !

Ce numéro 146 de *Cronica* comporte bien sûr d’autres articles centrés sur le judaïsme grec tels que ceux traitant des Juifs de Rhodes sous l’occupation des Chevaliers (première moitié du 15^e siècle)², de la création de l’Université de Salonique en 1926, sur l’emplacement du cimetière juif, par Yorgos Ioannou³, mais aussi des articles tournés vers le restant du monde avec un travail consacré par Brendan Gill au *United States Holocaust Memorial Museum* de Washington. □

Bernard Pierron

L’édition suivante, n°147 traite entre autres : du sauvetage de Juifs de Volos et Castoria durant l’occupation, de la situation actuelle des Juifs à Istanbul etc.

NDLR

KEREN ISRAËL⁴

Nous avons commenté favorablement le numéro spécial de cette bonne revue protestante consacré aux juifs de Majorque, dans notre LS 14. (*Les Chuetas*)

Et voici de nouveau la question des crypto-juifs sur le terrain sous la forme d’une entrevue du rédacteur avec Gloria Mound, juive de Londres vivant maintenant en Israël.

Celle-ci raconte que, domiciliés trois ans à Ibiza ils ont pu, elle-même (Achkénaze) et son mari (Sépharade de Majorque et Tétouan), capter la confiance de maints habitants et apprendre bien des faits inconnus sur la civilisation juive sur place, transmise non seulement oralement, mais illustrée de preuves, telles que deux synagogues retrouvées à Ibiza, deux à Minorque et une à Formentera datant de 1610, un rouleau d’Esther du XIV^e siècle en vieux catalan et bien d’autres encore.

Ils ont établi que l’Inquisition n’a jamais pu entrer à Minorque ni dans aucune de ces îles Pitiuses, faute de délateurs. Ils affirment aussi que l’île, islamisée, était pro-juive car anti-catholique.

Les familles d’Ibiza sont restées plus ou

moins ouvertement juives jusqu’en 1936 époque à laquelle elles ont dû se convertir pour obtenir des cartes d’alimentation, car tout passait encore à l’époque par l’Eglise. En revanche ils citent le nom d’un prêtre jésuite sur place, ouvertement originaire d’une famille juive !

L’enquête - trop brève hélas ! on a très envie d’en savoir plus... - est passionnante.

Un autre article est consacré au plateau du Golan en Israël.

ANNUAL⁵ (en anglais)

Il s’agit de la revue annuelle, édition de 1995, de l’organisation des Juifs de Bulgarie, dont nous avons en main des numéros anciens, un peu fastidieux hélas, trop souvent consacrés à la louange des gouvernants en place à l’époque du culte de la personnalité.

Il comprend vingt-cinq contributions souvent intéressantes d’auteurs - un certain nombre sépharades - qui nous sont tous inconnus.

Dans notre domaine, articles sur les Juifs de Rouchtchouk au XIX^e siècle, Haskovo au XX^e siècle, Kurdjali et ses nombreux Sépharades concernés par l’industrie et le commerce du tabac dont son cités de nombreux noms, et surtout, un extrait du dictionnaire inédit et très fouillé d’Isaac Moscona (1904/1985) : judéo-espagnol/bulgare, cette dernière langue ici traduite en anglais.

REVISTA DE ESTUDIOS JUDAICOS⁶ (en portugais)

Le numéro 3 de cette revue qui ne nous était pas connue, est bien entendu consacré au cinq-centième anniversaire de l’expulsion des juifs du Portugal - en réalité à la conversion forcée postérieure de quelques mois.

¹ Il s’agit de l’épisode qu’Alice Benmayor, fille du rabbin Barzilai nous raconta dans le n°20 de la LS, page 14.

² Prof Zah. N. Tsirpanlis “Les Juifs de Rhodes”

³ Yorgos Ioannou : “l’Université de Salonique, 70 ans depuis sa formation.”

⁴ Ce n° 32 vaut 17F, et vous pouvez le commander à l’adresse : 7 route de Plesterven F 56610 Arradon. Abonnement annuel : 68 F

⁵ Annual, revue de l’organisation Shalom, 50 Al. Stambolijski 1303 Sofia. Bulgarie.

⁶ Revue semestrielle Rua Alex. Herculano 59 P 1250 Lisboa. Abonn^t 3000 Escudos l’an, soit environ 100F

Itinéraires exemplaires

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole, du vécu de bien d'entre nous.

UNE RENCONTRE AVEC SIMANTOV TAZARTÈS

La "Lettre Sépharade" a rencontré ces temps derniers l'un des derniers survivants de ce commando essentiellement constitué de Saloniciens qui, d'Auschwitz et Birkenau, fut envoyé en fin de 1943 pour déblayer les ruines du ghetto de Varsovie.

Une fois vidé de ses derniers occupants juifs dans les conditions atroces que l'on sait, les Allemands eurent besoin de main d'œuvre corvéable pour nettoyer les ruines, abattre les immeubles croulants etc. et songèrent à utiliser de jeunes Saloniciens et autres Grecs - un millier peut-être - à ce travail, l'avantage pour les nazis étant qu'aucun de ces jeunes ne parlant vraisemblablement ni russe ni polonais, il n'avaient pas à craindre de liaison avec la population alentour ni avec la Résistance polonaise.

Simantov fut de ceux-là et ne doit sa survie qu'à une chance saisie, disons à une intégration mentale rapide de la situation, comme bien souvent le racontent les survivants des camps.

A Salonique, son père était boulanger et Simantov typographe de presse dans les années 1928/40, travaillant dans des quotidiens puis dans un hebdomadaire judéo-espagnols (*La Vara, El Pueblo, la Verdad, el Kibatch* etc.), jouait au foot-ball et faisait partie d'une troupe de théâtre d'amateurs représentant en judéo-espagnol des pièces souvent françaises. (Il nous montre de splendides photos et essaie d'identifier pour nous ses camarades.¹)

Il fit la guerre en Albanie contre l'armée italienne, que l'armée grecque composée sur ce front de nombreux soldats juifs gagna au prix de bien des pertes et souffrances : les Grecs urbains étaient mal équipés et non accoutumés au climat des montagnes albanaises l'hiver. Lorsque les Allemands remplacèrent les Italiens, Simantov et ses copains démobilisés souvent en piteux état refluèrent vers Salonique.

Bientôt après, en été 1942, les brimades et persécutions commencèrent². Simantov fut déporté par le second convoi, au printemps 1943 et affecté à Birkenau. Il ne tarda pas, là, à comprendre le fonctionnement des crématoires puisqu'il travaillait en commando à l'extérieur, juste en face, de l'autre côté de la route, dans un atelier de sangles et courroies de parachutes, la *Biberei*.

Lorsqu'il fut désigné, avec des copains de misère (*sus ermanos* comme il les appelait),

après une sélection par une course à pieds, nus, devant des officiers, pour Varsovie où l'on aurait besoin de spécialistes, il comprit vite que le métier de typographe ne serait guère utile et se déclara peintre. Là était sa chance. Au lieu, là-bas pendant six ou sept mois de casser des pans de murs, il peignait en atelier des affiches, des panneaux, voire des triangles roses sur les vestes des déportés homosexuels allemands qui débarquèrent un jour, "privilegiés" tout de même car Allemands...

Le commando ne comportait pas de *revier*³ pour les malades qui étaient immédiatement abattus d'une balle dans la tête. De même en était-il des résistants polonais que l'on amenait par camions entiers.

Lorsque les Russes, en l'été 1944, furent vraiment à la porte, le commando fut dirigé, à pieds puis en wagons de voyageurs - et non à bestiaux, luxe... - vers l'ouest, Dachau, la proximité de Munich, un tunnel en construction, les bombardements américains qui tuèrent nombre de Saloniciens rescapés dans un train fuyant vers l'ouest, des planques provisoires autant que précaires, la soif, la faim toujours... puis un char américain.

Rapatrié vers la France, Simantov est resté à Paris, s'est remarié avec une rescapée miraculeuse (Mathilde/Matica Gattegno) puisque sa femme était morte après des "expériences" à Auschwitz, a exercé son vrai métier d'imprimeur, et préside toujours l'Amicale des déportés saloniciens restés en France.

Il tient à jour depuis cinquante ans le cahier sur lequel sont portés les noms de ses camarades. Il coche d'une croix au crayon rouge ceux dont il apprend la disparition.

Très nombreuses hélas, sont les croix rouges sur le cahier...

On vous embrasse de tout cœur, Matica et Simantov.

Ke mos bivesh muntchos anyos. □

RB. et JC.

¹ Ce travail effectué nous souhaitons pouvoir envoyer ces documents au musée juif de Thessalonique en cours d'aménagement.

² Voir la LS 19.

³ Infirmerie.

Paris, 20 au 25 mars 1997.

Premier festival du film à thème juif :

***Migrations* : un siècle de vie des Juifs d'Europe.**

Rétrospective historique (films d'archives, souvent inédits) organisée par le

Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme

29 rue de Sévigné 75003 Paris Tél. 01 40 29 94 65

(demander programme et adresse du cinéma à Arielle Weintraub)

¹New-York. Simon & Schuster inc. 1993. 305 pages.

Il s'agit d'un récit qui obtient un gros succès aux USA où l'itinéraire de notre Séphardisme est mal perçu. Hilda Mis en a pris connaissance et nous en rend compte.

THE MEZUZAH IN THE MADONNA'S FOOT

(en américain Trudy Alexy

Ce livre est une quête, une recherche douloureuse d'identité pour son auteur, le récit de sa bataille personnelle pour arriver à retrouver ses racines.

Issue d'une famille bourgeoise d'origine roumaine, élevée à Prague, Trudy a onze ans en 1939 et se retrouve en Normandie avec ses parents fuyant les nazis. C'est seulement là qu'elle apprend qu'elle est juive. La famille entière est à ce moment baptisée et réussit à passer en Espagne.

Suivent alors pour Trudy deux ans de vie agréable à Barcelone. La petite aime l'Espagne, la guitare, les sardanes. Et aussi l'institution religieuse catholique qu'elle fréquente, le rituel. Mais déjà dans sa jeune conscience elle commence à être mal à l'aise de devoir cacher son origine juive. L'enseignement de l'école, traite beaucoup de la "glorieuse époque de Ferdinand et Isabelle"...

En 1943, dès l'obtention d'un visa, la famille va s'installer à Manhattan dans un quartier juif, mais la petite Trudy continue ses études dans une école catholique; elle est de plus en plus attirée par la religion, les retraites, les chants grégoriens, et porte un large crucifix sur la poitrine.

Elle continue ses études au *Manhattan College* fréquenté par les Kennedy et autres célébrités catholiques.

Mais le doute s'insinue doucement en elle et sa foi faiblit, les histoires antisémites qui circulent autour d'elle n'y sont pas pour rien. Elle se sent bientôt étrangère, aliénée. Tardivement elle prend connaissance de la tragédie de la Shoah. A dix-neuf ans, elle rompt avec le catholicisme.

Sa fascination pour les marranes date de cette époque. Elle se sent comme eux une juive convertie. Elle porte une grande admiration à ces hommes et femmes courageux qui continuent à pratiquer leur religion en secret après l'expulsion de 1492, souvent au péril de leur vie. Elle s'identifie à eux. Ils avaient la foi qui les rendait si forts. Elle commence à rassembler les maillons de la chaîne qui la rattachera à son passé.

Elle se marie avec un juif non pratiquant et conçoit deux enfants, mais son malaise grandit, elle ne trouve pas sa place, déprime. Il lui faut retourner en Espagne, revoir Barcelone où elle avait été heureuse - ce qu'elle fait en 1964. Le calme revient en elle dans les rues de Barcelone avec la musique, les parfums. Mais sa vie est aux USA et elle doit y retourner.

Elle est malade, déboussolée, divorce, se soigne, se sent coupable : elle sera pardonnée d'avoir abandonné le judaïsme si elle retourne en Espagne croit-elle.

Ce qu'elle fait en 1988, se mobilisant pour écrire ce livre.

Elle recherche et recueille les témoignages de personnes âgées qui racontent leur épopée à travers les Pyrénées pour trouver un refuge dans cette Espagne pourtant fasciste. Elle analyse l'attitude de Franco qu'elle trouve paradoxale : le pouvoir central laisse les consulats libres d'accorder des visas aux Juifs même sur le plus petit indice de citoyenneté. De même, le JOINT sert de consulat, s'occupe officieusement de ceux qui n'ont pas de passeport, et n'est pas inquiété.

Trudy fait connaissance d'un marrane, catholique pratiquant, sortant devant elle d'une vieille malle, protégé par des couches de papier, un *tefilim* aux cordes usées et un *talesh* en lambeaux. "On les met quand les choses vont mal" dit-il "et on se les passe de père en fils". L'émotion de l'auteur est perceptible à ce moment de son récit.

On arrive à ce que j'estime être la partie la plus substantielle du livre : l'attitude de l'Espagne d'aujourd'hui envers les Juifs.

En 1987, avant même de commencer son enquête en Espagne, Trudy assiste à Los Angeles à une cérémonie religieuse privée à la synagogue *Tifereth Israël* en présence du roi d'Espagne Carlos et de la reine Sofia. S'adressant à la communauté sépharade, le roi évoque la contribution culturelle des Juifs en Espagne et exprime que son pays est fier de cette parenté qui a contribué de façon spécifique à sa prospérité.

Quatre années plus tard, en juin 1991, Trudy Alexy est reçue en audience par les souverains au palais de la Zarzuela durant une heure alors que l'entretien devait durer dix minutes. Le couple royal connaît le contenu du présent livre et en discute avec l'auteur. On parle "éducation" et Trudy s'inquiète du fait que les enfants espagnols ne savent rien de leur héritage juif. La reine affirme que tout est fait maintenant pour que dans les écoles, à la télévision, dans les séminaires, on parle de la contribution juive à la culture².

Plusieurs sujets sont évoqués durant cet entretien chaleureux et l'auteur demande au roi s'il aurait l'obligeance de lui écrire quelques mots sur la relation entre Juifs et espagnols chrétiens aujourd'hui, pour les inclure dans son livre.

Deux mois plus tard, en août 1991, l'ambassade d'Espagne fait parvenir à Trudy une lettre officielle de déclaration signée de sa majesté.

Juan Carlos y évoque le passé espagnol des Juifs, "l'âge d'or" - Yehuda Halévy, Maimonide, Abraham Zacuto - l'expulsion, et le fait qu'entre les deux mondes - espagnol et juif - le lien n'a jamais été rompu grâce aux familles crypto-juives.

La déclaration se termine par le paragraphe suivant :

"Pour finir, mes remerciements les plus chaleureux vont à Trudy Alexy pour sa contribution décisive à une meilleure compréhension de nos deux communautés en écrivant un livre qui sera certainement une découverte, dans l'année commémorant justement la découverte du nouveau

²On aurait aimé qu'il soit aussi fait mention de l'apport musulman à cette civilisation hispanique : dans certaines régions d'Espagne, les musulmans ont vécu sept siècles, et il n'en resterait rien ?

NDLR

monde”.

La conclusion est la partie la plus aboutie de ce livre direct, écrit simplement sans aucune fioriture. C'est une conclusion émouvante et surtout optimiste. A soixante-trois ans Trudy est enfin parvenue à raconter son histoire, après tant de tourments. Son obstination courageuse a porté ses fruits. L'ouvrage est important, surtout pour les Américains peu informés de l'itinéraire des Sépharades, et il remporte un grand succès là-bas auprès d'un public qui découvre ce monde des "juifs secrets". □

Hilda Mis

LA CITA EN BUENOS AIRES

SAGA DE UNA GRANDE FAMILIA SEFARADI¹

(en espagnol) Vittorio Alhadeff

C'est une grande épopée des *Rhodeslis* que l'auteur a entreprise sur ses vieux jours, pressé de toutes parts pour qu'il pose par écrit ses souvenirs et le fruit de ses recherches généalogiques sur son nom, célèbre et répandu naguère à Rhodes.

Ecrite en français, cette épopée a été traduite puis éditée en espagnol dans l'attente d'une version originale.

Le charme essentiel de ce livre est qu'il mêle fort agréablement l'histoire de la grande famille Alhadeff développant des activités importantes de banque et de négoce, et l'histoire du monde environnant que Vittorio a eu l'opportunité de fréquenter au plus haut niveau.

La vie traditionnelle à Rhodes, les relations inter-ethniques entre juifs, Turcs et Grecs, ces dernières fort mauvaises en général sont bien décrites.

Les grandes familles qui se "partagent" l'île : les Ménaché, Notrica et Alhadeff entretiennent des relations de concurrence commerciale et de bon voisinage privé.

L'origine tolédane des Alhadeff est attestée, puis la présence de la famille sur l'île suivie pas à pas depuis 1793.

Le choc culturel de l'arrivée des Italiens en 1912, civilisation moderne face à civilisation ancestrale sommeillante est bien décrit.

Le départ de Rhodes pour Milan en juillet 1919, les études au lycée Lakanal à Paris, puis celles de droit en Italie, la destruction du ménage de ses parents sont racontés avec une émotion prenante.

Plus tard, ses rencontres avec Mussolini par exemple, à l'initiative de ce dernier le 19 mai 1927 - jour de l'atterrissage de Lindbergh à Paris -, qui lui offre un poste de consul, aussitôt refusé avec panache; puis avec le célèbre avocat de Nicola, futur président de la République Italienne d'une virtuosité professionnelle étourdissante, sont des morceaux de bravoure.

Dans son bureau d'avocat associé défilent les intellectuels antifascistes qui formeront après

guerre l'élite de la République. Et le récit en est attachant.

Bien plus tard, en 1939², Benedetto Croce vient le voir à son bureau de Milan et lui conseille fortement d'émigrer avec sa famille. Conseil qu'ils suivent : Cannes, Londres Manchester puis Buenos-Aires.

La découverte d'un pays agricole, sorte de "protectorat" britannique dans lequel il faut remonter de toutes pièces l'entreprise familiale, tâche à laquelle Vittorio s'attelle avec succès.

Tout au long du livre se perçoit bien la caractéristique essentielle de l'auteur : homme d'affaires et de culture à la fois, mariage pas si fréquent ! □

Jean Carasso

SUR LES PAS DE MON ANCÊTRE 650 ANS APRÈS

Haïm Menir

J'ai eu la satisfaction de participer à la délégation qui s'est rendue au Portugal pour le 500^{ème} anniversaire de l'expulsion des Juifs de ce pays, et de vivre trois jours pleins d'événements.

L'émotion a commencé pour moi à Porto dans l'ancien quartier juif, sur l'emplacement d'une synagogue, avec la pose d'une plaque commémorant les martyrs, par un représentant du gouvernement en présence du maire de la ville. Durant une demi-heure je tremblais sur mes jambes à l'idée que 650 ans auparavant, mon ancêtre Don Juda Ben Menir (Z.L.), grand rabbin du Portugal entre 1370 et 1383 était debout à ma place, ou pas très loin.

Le lendemain nous étions à Belmonte, un village dans la montagne parmi d'autres dans lesquels quelques centaines de crypto-juifs ont vécu pratiquant leur judaïsme en cachette³. Un bienfaiteur qui les a pris en sympathie, Salomon Azoulay, leur a fait construire une magnifique synagogue que nous inaugurons en présence de Dan Tichon, président de la *Knesset* israélienne, cependant que notre Grand Rabbin René Sirat posait la première pierre du cimetière juif.

Le lendemain à Lisbonne dans la grande synagogue, le président de la communauté du Portugal recevait le président de l'Etat, le président de la *Knesset* et notre délégation, en présence de nombreuses personnalités juives et non-juives.

L'après-midi, le Parlement portugais, toujours en présence de Dan Tichon au nom du Parlement d'Israël, abrogeait à l'unanimité le décret d'expulsion, précisément ce 5 décembre 1996, date anniversaire, tandis que le président de la République, accompagné de son épouse, nous recevait le soir en son palais, hospitalier, cordial et francophone, échangeant quelques mots avec les uns et les autres.

Difficile de contenir mon émotion ! □

Haïm Menir

¹ (Le rendez-vous de B.A) Edit. Nuevohacer, c/ José A. Cabrera 3070 à Buenos-Aires 1186 Argentine, 1996, 380 p. Arbre généalogique des Alhadeff.

² Les lois raciales en Italie ont été édictées le 25 juillet 1938.

A propos de Rhodes et en mémoire du massacre en déportation de la quasi totalité des Juifs de cette île, la superbe obstination d'Esther Fintz-Menasce et de sa sœur Nora a permis de réunir des fonds pour la plantation par le KKL d'une forêt de 10 000 arbres dans la ceinture verte de Jérusalem, à Kissalon.

Une cérémonie d'inauguration émouvante a eu lieu devant plus de cinquante personnes "rhodeslians" d'origine, venues d'Israël même et d'ailleurs dans le monde, le 16 Octobre 1996.

³ Un film et un livre superbement illustré : "Marranes" leur ont été consacrés par Frédéric Brenner Edit. La Différence 103 rue La Fayette 75010 Paris 1992. 145 pages.

EL KANTONIKO
DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

Tu ke sos mi konfi-
dente, ke te diga la
verdad : esta vez no
teniya gana de
avlar-te, ni mizmo de
avrir la boka. Teniya
el korason estret-
cho. Portante no
tengo razon de
kecharme. Para mi
todo va byen. Alora
te vas a demandar
ke me akontesyo ?

Jurnaliko karo, es el
friyo ! Este friyo des-
grasyado ke esta
azyendo tanto mal.
Yo, nasida en un
paes de sol, al bodre
de la mar, el tino
me se fue al tyempo
ande era todo kalor
y kayentor.
Malgrado los anyos
no me ambezi inda
al climat de la
Fransya. Es agora ke
me vino en memo-
rya un invyerno del
tyempo de mi
tchikes. Este famozo
anyo estava tanto
friyo ke la djente no
saviyan kualo azer
para kayentarsen.
Mi papa, como
todo buen padre de
famiya mos arekojo
mis dos ermanos i
mis ermanas (mi
ermaniko el tchiko
no estava nasido) i
mos izo durmir en
su kamareta. En
akel tyempo las
kamas eran antchas
y era de dover de
tener dos en la
kamareta. Mos
mityo unos por la
kavesera y otros por
los pyezes. Mi
madre mos tapo
kon la koltcha de
algodon ejisyano
(tan alavado del
mundo entero) ke
kapleariya kon
akeya saryana blan-
ka, ke era un plazer
de meterse deba-
cho. Para mozotros
las kriaturas, era
okazyon para azer
unas kuantas bove-
dadas. Akel anyo, yo
teniya entre sech y
syete anyos. Mi
padre, para kalmar-
mos, empeso a kon-
tarmos konsejas
antes de durmir.

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** rédigé sous forme d'un dialogue vivant qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman. Nous poursuivons ce dialogue volontairement tout simple, pour ne pas décourager les débutants.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

EL KAMBIO DE RETCHÉTAS

Redjina Al prinsípío yo también no teníya koráje de estrenár alátes modérnos de kuzína; kestión de úzo. Tóma ótra kutcharíka si te gústa, la úva no atagánta.

Réyna gustándo segúnda kutchára : la frúta no pedrió su savór; konservó su halislík. Bendítchas mános !

Redjina Ay ke lo ázen kon pásas; el míyo es de úva fréska "banáti" sin kuéchkos, bién enchaguáda.

Réyna Si no te do engariá, me das la retché ta ?

Redjina Bach ustené, es muy fasúl : en un kuárto de litro de água, étchas igualmén-te un kilo de úva - o kualúnka frúta - kon el asúkar en la mízma proporsión, adjúntas médio limoníko eksprimído a metá de kutchara de limón-tuzú. Métes el paelón ermetikamén-te serrádo enríva del gaz. Kuándo achúfla, es senyál de amatár el vapór : el dúlse está prón-to ma no destápes ántes ke se yéle enteramén-te.

Réyna Te rengrásio, sos muy kumplída. No es un kumplímén-to fálso.

Redjina De náda.

Saróta Ánte ayér, túve vijíta "à l'improviste". La káza séka aresekáda, kuálo ofresér? Finalmén-te me vino úna idéa : me avíya kedádo un fón-do de kutí de kakáo; lo mesklí kon la kantitá ekuivalén-te de asúkar púdra, malaksí kon un tchoríko de rhum - fálta de cognac, ótro alcool - de kuálo obtenér un gómo bastán-te maleávle afín de azér boulettes i untárlas de asúkar cristallisé.

Réyna Yánas kómo kopé-tas ?

Saróta Redóndas, bóy de balíkas de ping-pong

retchéta = recette.

alát (turc alet) = outil, ustensile.

atagantár (esp. atragantar) = écœurer.

halislík (turc) = pureté, authenticité. Nous avons déjà rencontré halís = vrai, exact.

pasas, pasikas (esp.) = raisins secs.

"banáti" = variété de raisins sans pépins.

kuéchko = noyau.

enchaguár = rincer (esp. enjuagar, enjuagar) le mot contient agua.

engariá (turc) = corvée.

bach ustené (turc) = avec plaisir. Nous avons déjà rencontré cette expression très employée.

etchár (esp. echar) = jeter, coucher, étaler.

eksprimír = exprimer, presser un fruit.

limón-tuzú (esp. + turc) = acide citrique, verjus.

achúflar = siffler.

amatár (esp. ancien ?) = éteindre. D'une personne dont on dit ni amáta ni asiénde, "ni elle n'éteint ni elle n'allume", il faut entendre qu'elle est fade et... peu attrayante.

vapór = la flamme de la gazinière, la source d'énergie.

destapár (esp. tapon, couvercle) = découvrir, ôter le couvercle.

kumplída (esp. cumplida) = accomplie, ici, ménagère émérite.

séka-aresekáda (esp. seca) = homosynonymie intensive, redondante, nous expliquerait Haïm Sephiha = ici, la maison sèche et desséchée, vide absolument de provisions !

kedár (esp. quedar) = rester, demeurer. Chimchon se kedó a káza, no vino a vérmos = "Machin" est resté à la maison, il n'est pas venu nous voir.

kutí (turc kutu, d° en grec) = boîte.

mesklár = mélanger, mêler, mixer.

tchoríko (esp. chorro, jet de liquide, flot.) = un petit jet... de rhum en l'espèce.

gómo = pâte, farce.

untár = enduire, tremper, oindre.

yána (esp. llana) = plat, aplati.

kopéta = albondiga = kyefté = boulette.

bóy (turc) = taille, dimension.

LOS HASIDIM DE LA PLANETA MARS

Una conseja de Daniel Alcalay

Un día de alhad, Shimon estava kaminando en la rue des Rosiers en Paris. Vido ke estava viniendo verso el un hasid ke lo estava mirando. Lo miro y el tambien i rekonosiyó su amigo Mordehay.

“Bre Mordehay” le disho, “ke estas aziendo kon este vistido de karga¹, komo vyene ke te vistes ansi, tu ke no metes el piye al kal, ke te afito?”

“Te lo vo kontar, me afito una koza de no kreeerla, ven, moz asentaremos en este kafe.”

“Este kafe no es kasher” disho Shimon...

“No importa, yo no so un hasid kasher!”

Se asentaron en la terasa del kafe; Mordehay le disho: “te estas akodrando ke me fui in Israëel ay dos mezes?”

“Si ya me akodro, era el empesijo del mez de djunio.”

“Dunke en Israëel kije vijitar el monte Nebo, ande se murio Moshe Rabenu.”

“Ma el monte Nebo se topa en la Jordaniya” le disho Shimon.

“Ya lo se, ma kon la paz ke izyeron Israëel y la Jordaniya, puede irme fasyilmente a Amann. Aya demandi a una agenciya de viyage si ay posibilida de vijitar el monte Nebo.”

“No kon grupo me disheron ma puedes alkilar una jeep y se keres, una tchika tenda para pasar la noche.”

“OK disho”, alkili una jeep y una tenda y me fui al monte Nebo. Arivi la tadre, me ize a komer i despues me asenti en basho mirando el syelo. Kon el aver lympio del monte, las estreyas y la luna estaban briyando de un briyo ke no tengo visto de mi vida. En un subito vide una makina en el syelo ke se estava aserkando de la tierra sin azer bruído.

Pensi ke deve de ser una arma sekreta de los Israeliyanos ke esta aziendo manovras. La makina se aserko, se aserko y se pozo. Yo me estava espantando ma kuriozo tambyen de saver. Me alevanti y me fuy serka de la makina. Una puerta se avriyo y, de la makina, saliieron sesh ombres vistidos komo los hasidim. Me aserki y vide ke teniyan barvas, ma la kolor de las karas eran vedres.

Me disheron: “Shalom, no mires la kolor de muestras karas, no semos hasidim teriyanos, ma marsiyanos, viniendo de la planeta Mars.”

“Ma les disho, los savios dizen ke no se puede bivar en Mars.”

“Los savios de la tyerra son ravanos” me respondiieron. “No solo ay vida en Mars, y es

yena de hasidim komo mozotros.”

“Vinich syempre en la tyerra?” les disho.

“No, es la primera vez, vinimos para saver si es posible de azer venir en Mars hasidim teriyanos. Si keres, puedes venir y tu.”

“Deke non?” disho, “ma a kondisiyon ke pueda retornar en la tyerra kuando kero.”

“No problem!” me respondiieron en ingles. “Ma debes de vistirte komo los hasidim, de preto, de ariva fin abasho para ke podemos rekonoserte.”

“Kon esto, “al vermos, shalom” me disheron, entraron en la makina y se fueron komo un relanpago. Kala la razon por la kualo esto vistido ansi. Bueno, agora kale ke me vaya, telefoname.”

Shimon kedo solo i no estava reviniendo de lo ke le afito a su amigo Mordehay.

Paso una semana, Shimon estava kuryoso de tener novedades y penso: “Me vo yirme a su kaza.”

Tchafteyo a la puerta y le avrio la madre de Mordehay, yorando.

“Ke pasa?” demando Shimon, “esta hazino Mordehay, tuvo un aksidente?”

“No, no”, respondiyo la madre, “Mordehay se lo yevaron a la timarane². Le konto a mi ermano el mediko, ke vido hasidim marsiyanos. Mi ermano penso ke saliyo loko y lo izo entrar en la timarane de St Maurice, kon kamiza de fuerza.”

“Ma” respondiyo Shimon, “Mordehay no es loko, es tu ermano ke lo fuyo, todo lo ke me konto tu ijo es la verda. Vo yir a verlo, y lo vo liberar...”

Siete de la demaniyana el telefon sono ande Shimon y lo esperto...

“Alo ken es?” demando Shimon.

“Yo so Mordehay...”

“Mordehay, te liberaron, salites de la timarane?”

“De kualo liberasyon, de kualo timarane estas avlando?” le respondiyo Mordehay.

“Nada, nada, es un sonyo ke ize, te lo vo kontar otro diya. Bueno, para kualo me estas telefonando?”

“Para dizirte ke no te olvidas de venir esta noche a komer a kaza.”

“Bueno, bueno” respondiyo Shimon, y kolgo el telefon.

Y penso “este ijo d’un maredo de Mordehay no se va azer benadam? Me esperto djusto en el momento ande iba saver komo biven los hasidim en la planeta Mars.”

Nunka no lo vo saver!

□

Daniel Alcalay

Alora era un plazer de oyer la storya de la Dunya Yuzeli, una prinsesa muy ermoza ke teniya grandeza y no keriya novyos. Su padre no saviya kualo azer para darle un marido. Era la storya de akel kavalyero ke no teniya por rikeza ke su koraje y su kavayo.

Kada notche teniyamos derito de konoser una parte nueva de la storya. Una notche era la pluma ke el kavalyero topo. Otra notche era la pove-rana ke se afero las patchas entre dos pyedras kuando se fue a topar la perla de la prinsesa ke se kayo en fondo de la mar.

Ansina pasimos las notchadas de friyo, arogando ke ture muntcho para profitar del kayentor de nuestros paryentes ke eran muy kerensyozos i aunados.

En pensando a lo ke pude eskriver entendi una koza: ke emportan las luyvas i las tempestas, el importante es de tener sol al korason.

Chochana Lucie Mazaltove

(Ce texte a été normalisé en orthographe par les soins de Marie-Christine Varol.)

¹ du turc : corbeau.

² du turc timarhane, asile d’aliénés.

...dans le prochain numéro vous lirez de bonnes nouvelles concernant notre culture, plus que trois mois à attendre...

Musique

SILVER & GOLD - PLATA Y ORO

CD de Judy Frankel ¹

¹Judy Frankel
P.O.Box 470515
San Francisco CA 94147.
Nous avons commandé
quelques disques
et cassettes en avance
pour aider nos lecteurs
à se les procurer.
la cassette : 70F
le dique compact : 130F
port compris.

Il y a six mois, dans la LS 19, nous exprimions notre impatience de recevoir ce nouveau disque proposé par Judy Frankel, dont nous n'avions entendu qu'une bande-essai prometteuse.

Et bien c'est fait, et c'est une pure réussite, une merveille, mariant harmonieusement l'ancien, le traditionnel, le contemporain, dans une variété subtile de mise en musique, d'accompagnement, par les soins de Judy elle-même en ce qui concerne les poèmes modernes - peut être une moitié des chansons interprétées - avec un sens aigu de la tradition musicale à respecter.

Il faudrait pouvoir commenter chaque chanson, chaque interprétation en particulier.

La classique *Una madre de verano* (n°1) s'articule autour d'un thème traité par tous les théâtres et tous les folklores du monde - ici le Maroc - la méprise d'un garçon qui ramène à la maison pour l'épouser une fille qui s'avère être sa sœur perdue de vue depuis si longtemps...

La n°3, d'origine bulgare, transmise à Judy Frankel par Haim Tsur, met en valeur la partie grave de son registre vocal.

L'humour coquin de Rita Gabbai dans ce poème n°4, *El decolté*, est subtilement intégré dans la mise en musique à quatre temps, bien équilibrée.

Judy avait déjà chanté la n°5 *Una matica de ruda* en une autre version dans son disque précédent. Mais on ne se lasse pas de ce grand classique où la mère cherche à persuader sa fille qu'un mauvais mari vaut mieux qu'un nouvel amour, ce qui n'est pas du tout l'opinion de l'intéressée... Judy utilise subtilement le *play-back* à la tierce, ce qui est toujours flatteur pour l'oreille.

La n°6 *La vida es un pasaje* est reprise au folklore marocain d'Henriette Azen qui la chante elle-même dans l'un de ses disques. L'accompagnement est sobre, l'interprétation est proche de l'*a capella* dans une chambre d'écho.

La n°7 *Sarajevo de oro* est d'autant plus émouvante qu'elle illustre musicalement un poème d'Izak Papo ² de Zagreb, plus qu'octogénaire, pleurant le Sarajevo de son enfance, qu'il appelle affectueusement "*mi Saray*".

A propos du n°8 : "*Una noche al lunar*"

"...Ma mère, ma mère,

J'ai fait le rêve

Que la guerre se terminait."

que Flory Jagoda, native de Sarajevo, avait

enseignée à Judy, celle-ci nous raconte l'émouvante histoire suivante :

Lors d'une conférence de paix, à Auschwitz il y a deux ou trois ans, Judy rencontra quatre ex-Yougoslaves qui refusaient de se parler entre eux. Puis elle en vint à chanter une chanson en serbo-croate, et enchaîna sur cette même "*Una noche al lunar*". Elle demanda ensuite aux quatre personnes en question de reprendre en chœur avec elle cette chanson très populaire à Sarajevo.

Alors seulement ils acceptèrent de se parler entre eux.

La musique est un baume, une médecine, conclut Judy.

La très classique n°9 *Gerineldo* portant sa philosophie éternelle de la vie ne déçoit jamais. Judy dit la tenir de la Tétouanaise Esther Benzaquin, veuve du *hazan* de Barcelone.

Dans *La Donzella* (n°10) la très harmonieuse adéquation de la musique contemporaine doucement chantée ici, certains passages à la tierce comme plus haut, met bien en valeur le poème osé de Rita Gabbai.

La n°13 *La comida la mañana* illustre le décalage de civilisations entre les mères et leurs filles qui ne semble pas tout récent puisque cette chanson fut enregistrée dans les années 40 par Victoria Hazan née en Turquie en 1898. Le thème est l'éternel discours de la mère à la fille cherchant à dissuader celle-ci de la bagatelle, cause de souffrance...

Le dernier texte mis en musique, celui du *Shabat* de Rita Gabbai, sur un rythme à trois temps très lent qui rend bien l'atmosphère du bonheur tout simple, paisible, sans faits saillants, vaut le disque à lui tout seul. C'est un petit tableau intimiste qui reste devant les yeux lorsque la musique est achevée, dit elle-même Judy. Nous en sommes bien d'accord.

Judy Frankel, merci. Vous avez beaucoup de culture, de talent de compositrice et de chanteuse. Continuez et mettez en musique, interprétez Matilda Koen-Sarano, Rita Gabbai sur d'autres de ses poèmes intimistes, Margalit Matitiah, Clarisse Nicoidski², Avner Perez et d'autres poètes(ses) contemporain(e)s.

Et gardez les mêmes accompagnateurs...

La Lettre
Sépharade

L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître cette **Lettre Sépharade** trimestrielle

Communiquez seulement son nom et son adresse à l'éditeur responsable :

Jean Carasso

F - 84220 - Gordes

Merci.

² L'un et l'autre viennent de mourir il y a peu.

Le présent numéro, tiré à 3300 exemplaires, a été saisi et composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge, sur une maquette de Paul Bertrand.
Les textes en français ont bénéficié d'une révision par Mireille Mazoyer-Saül.